
18



8° L
1574
Sup

L 8° Sup 1574 18

RIE FRANÇAISE

ILLE-ET-VILAINE

PAR

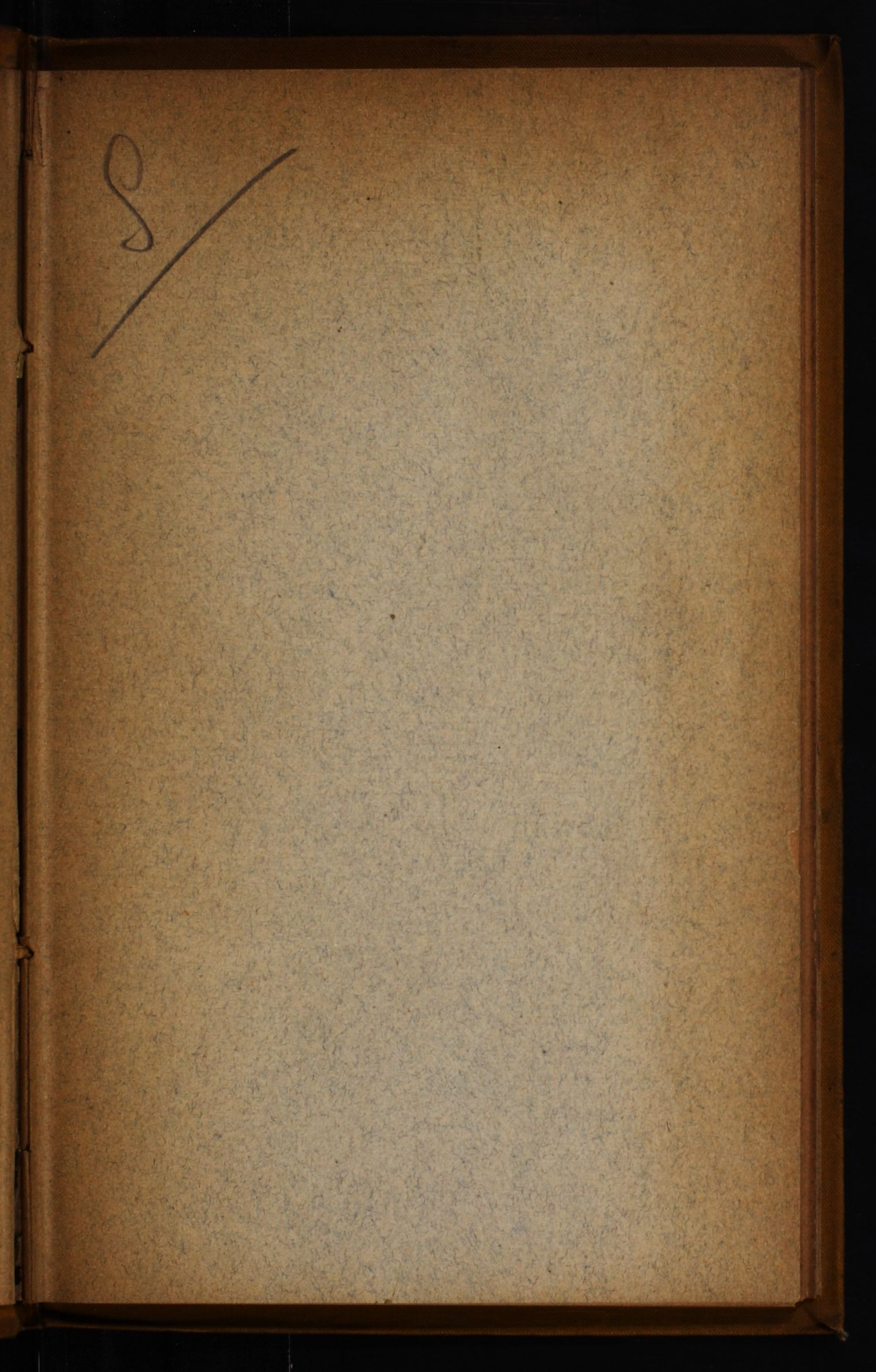
E. GUILLON

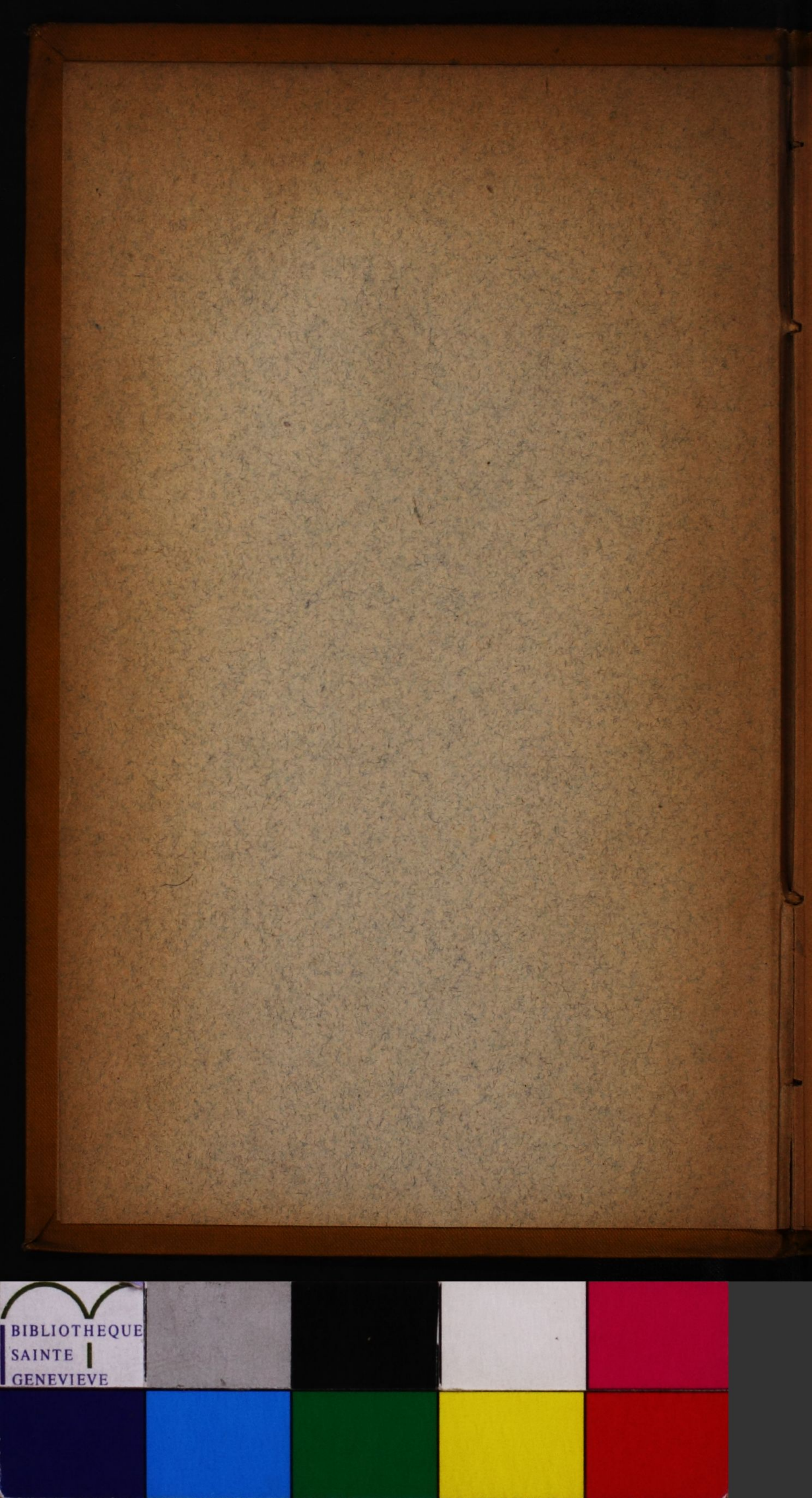
PARIS

CUREL, COUGIS & Cie

L 8° Sup 1574 18




8/


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

L 8° Sup 1574 18

ILLE-ET-VILAINE

31373 BSG

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

Galerie Française

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique.

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Faculté des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalisé ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms: MM. Régis Artaud, inspecteur d'académie, ex-chef du Cabinet de M. le Ministre de l'Intérieur, président du Conseil; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'académie, docteur ès lettres; Chanal, inspecteur d'académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien Ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire, Fleury-Ravarin, conseiller d'Etat; Riquet, professeur à l'Ecole alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie française; Sevin-Desplaces, conservateur à la bibliothèque Nationale; F. Delmel, député, ministre plénipotentiaire; Léo Claretie, H. Soinoury, Brunel, directeur de l'Enseignement primaire du Nord; L. Mainard, professeur.

Chacun des livres de la « Galerie Française » forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20

GALERIE FRANÇAISE

ILLE-&-VILAINE

PAR

E. GUILLON

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, DOCTEUR ÈS LETTRES
LAURÉAT DE L'INSTITUT



BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE
SG

PARIS
CUREL, GOUGIS & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, place de Valois

Tous droits réservés.

ILLE-ET-VILAINE

Chef-lieu : **Rennes.**

Le département a une superficie territoriale de 644.439 hectares, divisée en 6 arrondissements, 43 cantons, 359 communes. Sa population est de 626.875 habitants. Il fait partie du 23e arrondissement forestier.

Commerce et Industrie : Les principaux produits comme exportation sont les toiles, le lin, le chanvre, les cordages, les volailles, le miel, la cire; grand commerce d'huîtres et de marée ; chantiers de constructions maritimes ; fonderies, forges, brasseries, distilleries, faïenceries, verreries, tanneries ; le tabac y est cultivé en grand dans l'arrondissement de Saint-Malo. Le pommier, le poirier fournissent annuellement plus de 800.000 hectolitres de cidre : les chevaux bretons sont estimés et les petites vaches des environs de Rennes fournissent le beurre de la Prévalaye, la plus réputé de France.

Armée, Justice et Cultes : Le département est compris dans le 10e corps d'armée. Rennes, est le siège de la Cour d'appel et de l'Archevêché, ayant pour suffragant Quimper, Vannes et Saint-Brieuc.

Instruction publique : Rennes, siège de l'Académie. Enseignement supérieur : Facultés de Droit, des Sciences, des Lettres, et Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie, à Rennes. Enseignement secondaire : Lycée de Rennes ; Collèges communaux à Fougères, à Saint-Servan ; Cours secondaires de jeunes filles à Rennes ; Enseignement primaire : Ecoles normales d'instituteurs et d'institutrices, à Rennes, Ecole primaire supérieure de garçons, à Dol. Cours complémentaires de garçons, à Dinard, à Pleine-Fougères, à Rennes, à Vitré ; de filles, à Rennes. Il y a 618 écoles primaires publiques (307 de garçons, 236 de filles, 75 mixtes) et 9 écoles maternelles recevant 82.023 enfants de 6 à 13 ans. Il y a 287 bibliothèques scolaires, 106 caisses d'épargne scolaires, 24 caisses des écoles. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le département occupe le 74e rang, sur 90 (89 conscrits sur 100 sachant au moins lire).

LE PAYS ET LES GENS

Le département d'Ille-et-Vilaine, formé d'une partie de l'ancienne province de Bretagne, doit son nom aux deux rivières qui se rencontrent à Rennes. Il est plus allongé que large, et on pourrait dire qu'il sert de frontière entre la France proprement dite et la vieille Bretagne. Autrefois, la Vilaine marquait, aux yeux des paysans, la séparation entre les *Gallots* et les *Bretons*.

Le sol inégal, entrecoupé de collines et de landes, de forêts épaisses et de plaines peu fertiles, est bordé, au nord, d'un riche marais conquis sur la mer. Dans son ensemble, le pays présente un vaste plateau granitique recouvert de schistes, dont on retrouve partout les traces noirâtres, et sur lesquels est éparse une couche très mince de terre végétale.

Ce plateau est traversé de l'Est à l'Ouest, par la chaîne de hauteurs qui séparent le versant de la Manche de celui de l'Océan et qui viennent se souder au plateau Armoricain. C'est dans cette direction que se trouvent les deux sommets les plus élevés du département; à l'Est, sur la frontière de la Mayenne, la colline de la *Chapelle Janson* (248 mètres); à l'Ouest, sur celle du Morbihan, et dans la forêt de Paimpont, la colline de *Haute-Forêt* (255 mètres).

En dépit d'une aussi faible altitude, le pays ne présente pas moins beaucoup de variété avec des beautés pittoresques.

Ce sont d'abord de vastes forêts, comme celles de Pimpont, de Rennes, de Fougères, de la Guerche, faibles débris pourtant de ces forêts immenses qui couvraient jadis la contrée, et au fond desquelles s'abritaient les tribus celtiques et leur religion mystérieuse, forêts peu à peu éclaircies par la multiplicité des routes, par l'accroissement des villages, par les besoins nouveaux des villes, mais dont quelques-unes ont conservé, avec leur aspect sauvage, leurs vieux souvenirs.

Une des plus remarquables en ce genre est la forêt de Paimpont, qui n'est autre que la fameuse forêt de Brocelyande où les romans de chevalerie plaçaient la demeure de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane; où dormait la source de Jouvence, dont les eaux rendaient la jeunesse; et dans laquelle firent tant de chevauchées les Arthur, les Lancelot, et les autres héros de la Table Ronde.

Puis au cœur même du pays, c'est la vallée que s'est frayée la Vilaine, entre des collines schisteuses, taillées parfois en falaises abruptes et sauvages, comme celles de Bourg-des-Comptes et de Pléchâtel; vallée où débouchent de nombreux petits cours d'eau, cheminant tour à tour à travers les prairies et les bois.

Enfin, au Nord, c'est le marais de Dol, qui tire son nom de la ville de Dol ou du mont Dol, massif granitique de 65 mètres de hauteur, isolé dans une plaine d'alluvion, en regard du mont Saint-Michel. Toute cette région, basse et fertile, a été conquise sur la mer, grâce à une digue élevée au XII[e] siècle, de sorte qu'on a pu dire que si le pays de Fougères, avec ses côteaux et ses bois et ses vallées verdoyantes, est la

Suisse d'Ille-et-Vilaine, le marais de Dol en est la Hollande.

Le littoral de la Manche, qui n'a pas plus de 70 kilomètres d'étendue est généralement bas, sinueux et rocheux, accompagné d'ilots granitiques, comme Cezembre, Harbourg, la Conchie, détachés du continent par la mer, et semés surtout dans l'estuaire de la Rance, en défendant les approches de Saint-Malo. Il finit à l'embouchure du Couesnon, dans les grèves qui couvrent la baie de Saint-Michel.

Tel est le pays, qui, sans avoir la physionomie originale du reste de la Bretagne, possède cependant de la vieille Armorique les landes silencieuses et tristes, et un peu de la mer qui bat ses hauts promontoires.

Continental par Rennes, maritime par Saint-Malo, il a vu son histoire se partager entre ces deux villes: Rennes, centre politique, administratif et intellectuel; Saint-Malo, ville de guerre et de commerce : l'une, par sa tranquillité, favorable aux études; l'autre, destinée par sa situation, aux entreprises hardies; Rennes, séjour fréquent des Etats de Bretagne, siège du Parlement, ville de nobles, de magistrats, de légistes et d'étudiants; Saint-Malo, pays d'armateurs, de voyageurs et de corsaires.

Cette dualité du pays a influé jusque sur le caractère et les mœurs de la population.

Celle-ci appartient à la race celtique qui a peuplé jadis toute la Bretagne. Mais sa situation l'exposait à s'altérer par le contact avec les provinces françaises et par le passage des expéditions militaires. Aussi, le type y est-il moins pur que dans les autres départements et la vieille langue y a-t-elle été de bonne heure remplacée par la langue française.

Il ne se conserve pas seulement dans le pays beaucoup de monuments celtiques, comme le menhir de Dol, à une demi-lieue de la ville, dans le Champ-Dolent; le dolmen de Janzé (*pierre aux Fées*), le menhir de Retiers, et les autres débris mégalithiques de Saint-Just en Pépriac, de Langon, de Livré, de Saint-Médard-sur-Ille, etc.; mais encore de nombreuses légendes empruntées au merveilleux féodal, comme celle de la forêt de Brocelyande, et au merveilleux chrétien, comme toutes celles dont les héros sont des saints du pays.

D'ailleurs, les traces du paganisme n'ont pas entièrement disparu.

Le paysan d'Ille-et-Vilaine craint encore les feux follets qui dansent sur la lande. Il croit aux farfadets qu'on rencontre par les chemins, la nuit, et qui prennent plaisir à égarer le voyageur attardé; aux mauvais lutins qui persécutent les animaux dans les étables; aux sorciers, au mauvais œil, etc. Superstitions tenaces que l'instruction est impuissante à détruire, parce que le paysan, une fois sorti de l'école, lit trop peu et renonce trop vite à réfléchir.

Bien différente est la région maritime. La mer est le grand chemin des idées. Elles circulent avec le commerce et s'échangent avec les marchandises. Les marins, toujours entraînés au dehors, ont l'esprit plus ouvert aux nouveautés que les paysans attachés à leur sillon. Aussi, le port de Saint-Malo, par un contraste qui n'est pas rare, n'a pas été seulement la ville des armateurs et des corsaires; il en est encore sorti des savants comme Broussais, des écrivains comme Chateaubriand, des penseurs comme Lamennais.

Au point de vue politique, et notamment pendant la Révolution, tandis que l'ancien régime recrutait ses derniers partisans dans les campagnes, les villes défendaient les idées de liberté et de progrès. La jeunesse de Rennes, conduite par le futur général Moreau, alors étudiant en droit, acclamait en 1789 l'ouverture des Etats-Généraux et l'aurore d'une France nouvelle. Saint-Malo, quelques années plus tard, repoussait de ses murs l'armée Vendéenne, et méritait de la Convention le nom de *Commune de la Victoire*.

Malgré l'ignorance, où le pays fut plongé si longtemps, malgré l'oppression religieuse, qui ne fut nulle part plus pesante que sur l'ancienne terre du druidisme, les qualités de la race ont survécu : labeur, courage, mysticisme, esprit d'aventures. Elles se sont fait jour pendant toute la durée de notre histoire, et il est peu de départements qui aient produit autant de glorieux enfants que celui d'Ille-et-Vilaine, de ces hommes qui ont illustré à la fois leur petite patrie et la grande, la Bretagne et la France.

---

1. — AGRICULTEURS

Le département n'a pas à signaler de personnage dont l'agriculture puisse vanter le nom, les services ou les ouvrages, bien que le travail de la terre

y soit particulièrement honoré; mais l'Ille-et-Vilaine est célèbre dans toute la France, et même au dehors, par une exploitation agricole qui a contribué, autant que les meilleurs livres, à la réputation du pays breton et de l'agriculture française.

C'est le domaine fameux de *La Prevalaye*, à trois kilomètres de Rennes, dont les prairies fertiles et le bétail renommés, ont fourni longtemps du beurre qui passait pour le plus délicat et le plus estimé de toute la France.

La Prévalaye était un domaine seigneurial dont il ne reste plus que la ferme, les pâturages et de beaux bois. Auprès de la ferme, un chêne de taille extraordinaire a gardé le souvenir d'Henri IV, qui s'est assis sous son ombrage,

Mais outre cet établissement modèle, ce qui fait honneur au département au point de vue agricole, c'est la généralité de l'application, de la tenacité intelligente ; l'amour raisonné, profond de la terre, qui la rend partout plus féconde que la nature ne semblait l'avoir voulu dans ses mystérieux desseins ; et ces efforts anonymes aboutissent à un résultat qui n'en est pas moins honorable au point de vue général de la patrie.

En revanche, si le pays n'a pas produit d'illustres agronomes, il est de ceux qui ont fourni le plus de marins.

II. — MARINS ET SOLDATS

Jacques Cartier (1494).

La France a, de tout temps, possédé sur ses côtes

une forte population de marins, une race qui n'a peur de rien, que l'inconnu n'effraye pas, que le danger attire, race vaillante entre toutes, digne de ces ancêtres gaulois que les anciens nous montrent marchant au-devant de la mer en courroux et aimant à lutter



avec les vagues furieuses. Normands et Bretons, Basques et Rochellois, ils ont couru tous les océans, et ils ont, sur maintes côtes, précédé les navigateurs des autres nations. On les vit les premiers sur les côtes d'Afrique ; les premiers ils reconnurent ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Nouvelle-Bretagne. Mais beaucoup d'expéditions entreprises par de sim-

ples particuliers, pêcheurs ou marchands, n'ont laissé qu'un souvenir vague dans l'histoire, une trace à peine saisissable. Ces voyages n'ont pas été racontés, et nous n'en savons parfois l'accomplissement que par une mention dans les annales étrangères. Ainsi, les chroniques chinoises nous apprennent qu'en 1521, un navire français arriva dans le port de Canton, devançant ainsi Espagnols et Portugais. « Bien d'autres de nos prouesses, dit un historien, surtout des plus anciennes, ont ainsi disparu sans doute de la mémoire des hommes », et c'est à peine si nous avons gardé un souvenir des entreprises officielles patronnées par le souverain.

Tout ce qui est au Sud du cap Ras a été exploré en 1504, par les Normands et par les Bretons, qui y ont laissé leur nom à un cap bien connu ; tout ce qui est au Nord du cap de Boavista a été relevé pareillement par lesdits Normands et Bretons.

C'étaient des entreprises privées, mais bientôt François Ier s'y intéressa.

La grandeur des résultats obtenus frappa l'esprit de François Ier; il se trouva heureusement, pour comprendre et réaliser sa pensée, un homme énergique et capable, dont le nom est indissolublement lié à celui de la Nouvelle-France, le Malouin Jacques Cartier. Nous ne savons rien de sa vie; les années qu'il vécut avant de partir pour l'Amérique, celles qu'il vécut encore après avoir renoncé aux voyages, nous sont entièrement inconnues; nous ne savons que ce qu'il fit comme marin.

Né à Saint-Malo en 1494, il devint capitaine de navire, et, sans doute, avec ses hardis compatriotes, s'aventura plus d'une fois dans des parages ignorés.

En 1533, il offrit au seigneur de Brion, amiral de France, de continuer l'entreprise de découverte et de colonisation confiée neuf ans auparavant à Jean Verrazano.

En 1534, le 20 avril, il partit de Saint-Malo avec deux vaisseaux de soixante tonneaux et cent vingt hommes d'équipage. Après vingt jours de navigation, il arriva à la côte occidentale de Terre-Neuve, passa par le détroit de Belle-Isle et planta une croix de bois près de la baie rocheuse, au Labrador. Il voulut de là gagner le cap Breton, mais il fut rejeté par les vents contraires vers les îles de la Madelaine, qu'il visita. Ayant repris la mer, il explora l'embouchure du Miramichi, puis la baie de Caspé, qu'il crut être une grande rivière. Là aussi, pour prendre possession du pays, il planta une croix de bois avec un bouclier aux armes de France, puis remonta un des bras du Saint-Laurent sans se douter qu'il venait de découvrir un des plus grands fleuves du monde. Alors il songea au retour et rentra à Saint-Malo le 5 septembre, après six mois d'absence.

Les résultats du premier voyage avaient été si considérables qu'un second fut aussitôt décidé.

Cartier partit de Saint-Malo le 14 mai 1535. Les vents contraires retardèrent la marche des trois navires qui composaient l'escadre et bientôt les dispersèrent. Celui que montait Cartier arriva le 7 juillet à l'Ile-aux-Oiseaux. De là, il gagna le détroit de Belle-Isle, où il avait fixé le rendez-vous en cas de séparation et où, après quelques jours d'attente, il vit en effet arriver ses deux conserves. Ils naviguèrent pendant plusieurs jours avec beaucoup de peine, au milieu d'un archipel d'îles rocheuses et

sablonneuses, puis parvinrent dans la baie du Saint-Laurent, où ils virent un très grand nombre de baleines. Les deux indigènes qu'ils avaient emmenés dans le premier voyage leur dirent que le fleuve était le grand chemin pour aller au Canada. Cartier voulut alors retourner en arrière pour explorer avec plus de soin la côte et voir si, vers le Nord, ne s'ouvrait point quelque passage à travers le continent. Il vit ainsi les sept îles et des côtes basses couvertes de beaux arbres; en avant, des bancs de sable, que la marée recouvrait et découvrait tour à tour, rendaient la navigation difficile en ces parages. Il dut y naviguer avec des barques.

Plus loin ils rencontrèrent encore un archipel de quatorze petites îles habitées par une tribu vivant presque exclusivement de la pêche. Les habitants, d'abord craintifs, furent rassurés par ce que leur dirent les deux indigènes que Cartier avait avec lui; ils vinrent en grand nombre aux navires et se montrèrent très bien disposés pour les étrangers. Près de là se trouvait un endroit convenable pour le mouillage des vaisseaux, la rivière Saint-Charles, qu'ils appelèrent Sainte-Croix. Tout près était Stadocomme, résidence royale du chef du Canada, remplacée aujourd'hui par la ville de Québec, dont le faubourg Saint-Jean est assis précisément à l'endroit où était l'ancienne capitale des sauvages.

Cartier voulut remonter le cours du fleuve jusqu'à une grande ville qu'on nommait Hochelaga. Les indigènes cherchèrent à le détourner de cette entreprise, en lui exposant les dangers qu'il allait courir. Mais ni ces menaces ni leurs prières ne purent l'arrêter. Cartier consacre tout un chapitre à raconter les

ruses qu'employèrent les indigènes; il est intitulé : *Comment lesdits Dormacona, Taignoagny et autres songèrent une finesse et firent habiller trois hommes en guise de diables feignant être venus de par Cudriagny, leur dieu, pour nous empêcher d'aller audit Hochelaga.* Il n'en partit pas moins le 19 septembre, avec cinquante de ses marins, sur un galion et deux barques. Sur leur route, les rives du fleuve étaient couvertes de grands et beaux arbres; des vignes nombreuses, chargées de fruits, donnaient à tout ce pays l'aspect d'un grand vignoble, et personne pourtant ne les cultivait; partout des villages ou des maisons isolées, qu'habitaient des pêcheurs. Les étrangers y reçurent un excellent accueil, et les indigènes leur apportaient en présents, des poissons et des rats sauvages (*sic*), *comme si nous eussions été du pays*, *dit le narrateur*. Ils parvinrent bientôt à un endroit où, la profondeur du fleuve n'étant plus assez grande, il fallut laisser le galion à la garde de quelques hommes et continuer le voyage avec les barques. Après quarante-cinq lieues de navigation, toujours parfaitement accueillis par les indigènes, ils arrivèrent enfin à Hochelaga.

Elle était composée de quelques centaines de maisons, entourée d'une triple enceinte en bois et dominée par la haute montagne; les Français lui donnèrent le nom de Mont-Royal, qui s'est perpétué sous la forme de Montréal, nom actuel de la capitale du haut Canada.

Le 11 octobre, ils rentraient au Havre de Sainte-Croix où les matelots restés avaient, pendant son absence, construit un petit fort.

On passe là tout l'hiver; mais la maladie terrible

qui frappe si souvent les marins enleva vingt-cinq d'entre eux. Enfin, le 6 mai 1536, Jacques Cartier appareilla pour retourner en France, abandonnant la carcasse d'un de ses navires, faute de monde pour le réappareiller. Les restes en ont été retrouvés dans la vase par les habitants de Québec, le 26 septembre 1843, et quelques fragments en ont été envoyés comme une précieuse relique au musée de Saint-Malo.

Au retour, les vaisseaux touchèrent au cap Prato, à l'île du cap Breton, à Terre-Neuve, aux îles Saint-Pierre et, favorisés par un beau temps, revinrent à Saint-Malo le 16 juillet.

Ce long voyage d'une année avait été singulièrement fécond en résultats; toute une grande région, facilement accessible au commerce, avait été découverte, fertile, riche en arbres et en animaux de tout genre, tout un pays médiocrement habité et où il y avait place pour d'importantes colonies ; enfin, comme Jacques Cartier et ses compagnons l'avaient appelée, une nouvelle France.

La portion du littoral que l'Ille-et-Vilaine possède sur la Manche n'est que d'une faible étendue, mais sur ce littoral se trouve Saint-Malo, la ville des corsaires, comme dit Michelet, Saint-Malo d'où sont sortis tant d'intrépides marins qui, soit explorateurs comme Jacques Cartier, soit chefs d'escadre, comme Duguay-Trouin, soit soldats et administrateurs comme Mahé de la Bourdonnais, soit enfin corsaires comme Robert Surcouf et tant d'autres, ont porté haut et loin le pavillon de la France.

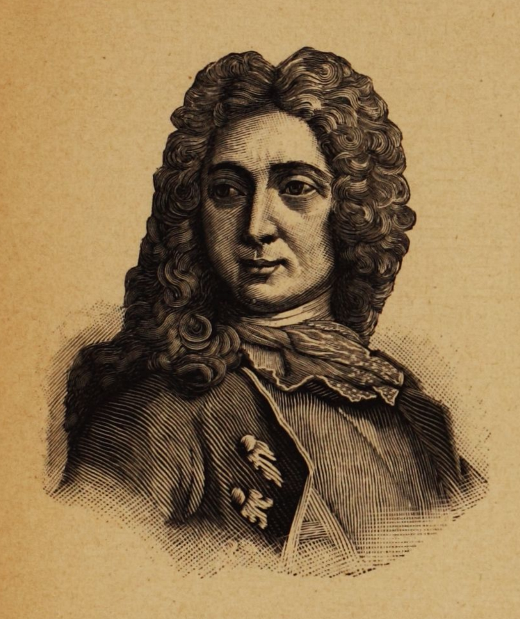
Le plus vieux en date est Duguay-Trouin 1673-1736.

Avec Jean-Bart, Duguay-Trouin est celui de nos

anciens marins dout le souvenir est resté le plus populaire.

Duguay-Trouin (1673-1736).

Né en 1673, à Saint-Malo, d'une famille de vieille



bourgeoisie, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Mais ses goûts ne l'y portaient pas.

« Mon père mourut, dit-il dans ses *Mémoires*, comme je faisais ma rhétorique à Rennes, et ma mère m'envoya à Caen faire ma philosophie. Ce fut là que je commençai à négliger entièrement l'étude et à faire mon unique occupation du jeu, des salles

d'armes, de la danse et de la paume... J'étais né avec d'heureuses dispositions pour tous les exercices. »

On le fit alors revenir à Saint-Malo, et on l'embarqua en 1689 sur un bâtiment qui s'appelait la *Trinité*, dernier souvenir de la théologie délaissée. « Je fis sur cette frégate une campagne si rude et si orageuse que je fus continuellement incommodé du mal de mer. » Il avait alors seize ans et demi. Mais il ne se rebuta pas et reprit la mer en 1691, avec un petit commandement.

La *Trinité*, qui avait été désarmée, reprit la mer et fit, sur les Anglais et les Hollandais, différentes prises auxquelles Duguay-Trouin contribua par le courage et le sang-froid dont il fit preuve dans ces divers engagements.

Il demanda lui-même à remonter comme volontaire sur le *Grenedan,* bâtiment corsaire de 18 canons et de 205 hommes d'équipage, qui rencontra, le 21 août 1691, par le travers de la baie de Bantry, 15 vaisseaux marchands anglais qui portaient depuis 14 jusqu'à 28 canons. Sur les instances de Duguay-Trouin, le capitaine du *Grenedan* aborda le vaisseau-commandant anglais, le *François-Samuel*, armé de 28 canons, et l'enleva rapidement, ainsi que deux autres, *l'Europe* et les *Sept-Etoiles*. Duguay-Trouin fit prisonnier lui-même le capitaine du *François-Samuel* et montra dans toute cette affaire une telle valeur, qu'à son retour à Saint-Malo sa famille jugea qu'elle pouvait lui confier un petit commandement. Le capitaine Duguay-Trouin avait fini son apprentissage, il n'était encore âgé que de dix-huit ans.

C'est alors que commença cette vie extraordinaire de *courses à l'Anglais*, de combats lointains, de sur-

prises hardies, de corps-à-corps formidables, etc., d'abord pour le service de la Compagnie des Indes, puis pour le service de Louis XIV.

Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il se remit en course en 1702, fut capitaine de vaisseau en 1706, et parut un moment à Versailles en 1708. C'est là que racontant devant le roi une de ses campagnes, et parlant de la manœuvre de ses vaisseaux : « J'ordonnai, dit-il, à la *Gloire* de me suivre. » — « Et elle vous fut fidèle » interrompit Louis XIV, par un de ces mots flatteurs qui inspiraient le dévouement, mais ne le payaient pas assez.

Duguay-Trouin opérait surtout dans la Manche et sur les côtes de l'Angleterre. Mais, en 1711, il se signala par une expédition qui termina dignement ses exploits. Elle était combinée par le roi avec des armateurs de Saint-Malo, et dirigée contre Rio-de-Janeiro, capitale du Brésil, colonie portugaise. Une escadre de 17 bâtiments et de 738 canons, montée par plus de 5.000 hommes, partit de La Rochelle, au mois de juin 1711, et parut brusquement devant Rio-de-Janeiro, le 11 septembre. La ville était défendue par des forts garnis d'artillerie et une garnison de 12.000 hommes. Mais devant l'audace et l'intrépidité des assaillants, elle capitula après quelques jours de résistance. Elle dut payer rançon et l'expédition revint avec un énorme butin.

Duguay-Trouin fut reçu à Versailles avec honneur ; on s'attroupait autour de lui pour le contempler, et les plus grandes dames s'honoraient d'avoir obtenu de lui quelques paroles. Il avait été anobli en 1709, mais il ne fut nommé chef d'escadre qu'en 1715, quelque temps avant la mort du roi.

Pendant la Régence, il fut réduit à l'inaction. Il en profita pour écrire ses *Mémoires* et pour améliorer le sort des gens de mer.

En 1728, il fut nommé lieutenant-général des armées navales et commandeur de Saint-Louis. Mais le ministère du cardinal Fleury s'attachait à l'alliance anglaise, et les vastes entreprises étaient désormais interdites à Duguay-Trouin, qui aurait voulu devenir amiral.

En 1733, la succession de Pologne menaça de faire éclater une guerre européenne. Duguay-Trouin fut pourvu d'un grand commandement, et chargé de préparer un armement à Brest. Il touchait au moment souhaité, il redevenait jeune, plein d'énergie, impatient d'agir. Tout à coup, l'horizon s'éclaircit, on parla de traiter, et l'ordre de désarmer arriva. On peut dire que le grand marin en mourut, le 27 septembre 1736.

Il s'était senti le talent et les conceptions d'un chef de guerre, à l'égal des Duquesne et des Tourville ; il l'avait prouvé sous les murs de Rio-de-Janeiro, et il ne laissait que la réputation du plus brillant de nos corsaires.

Duguay-Trouin, à toutes les qualités de l'homme de mer, joignait celles de l'homme privé : il était adoré de ses officiers et de ses matelots ; son désintéressement était tel, qu'après ces courses fructueuses qu'il avait faites, il mourut presque pauvre. Il était aussi d'une modestie extrême.

Mahé de La Bourdonnais (1699-1753).

Né à Saint-Malo, d'une vieille famille du pays, eut une vie aussi agitée, mais plus malheureuse.

Marin à dix ans, il apprit pendant ses voyages :

l'histoire, les mathématiques, l'art nautique. Entré au service de la Compagnie des Indes en 1719, il s'y fit remarquer par son travail, son esprit d'entreprise et sa valeur militaire. Il se distingua en 1724, dans les Indes, à la prise de *Mahé* dont on lui donna le nom, et devint, en 1735, gouverneur des îles de France et de Bourbon.

A Bourbon, il n'eut qu'à développer la culture. A l'île de France, tout était à créer, il créa tout, agriculture, commerce, routes, arsenaux et chantiers. Marin, planteur, ingénieur, soldat, il fut tout à la fois et il voulut que chacun l'imitât. Son dévouement à la France se pliait à tous les besoins.

Malheureusement la guerre de la succession d'Autriche qui embrasa l'Europe de 1741 à 1748, s'étendit à nos colonies, en ralentit les progrès, et fit éclater une funeste rivalité entre Dupleix, gouverneur de nos possessions des Indes, et La Bourdonnais.

Dupleix avait combiné avec lui une expédition contre Madras, en 1746. La Bourdonnais fut prêt le premier. Avec une escadre qu'il avait fait construire et qu'il avait équipée lui-même, il assiégea Madras et força la ville de capituler, lui imposant une rançon de dix millions. Dupleix arriva, cassa la capitulation, refusa de restituer la ville aux Anglais, et comme il se prétendait le supérieur de La Bourdonnais, le fit arrêter et embarquer pour la France.

Après toutes sortes d'aventures, La Bourdonnais fut pris en route par les Anglais et conduit à Londres où il fut traité avec une courtoisie inaccoutumée chez nos ennemis. Il y apprit qu'on instruisait contre lui à Paris, et il obtint d'aller se justifier. A peine arrivé, il fut jeté à la Bastille et y resta trois ans.

Il parvint à se faire entendre en 1751, et fut absous. Mais sa santé était ruinée : il mourut en 1753. L'opinion publique avait pris sa défense et s'était prononcée contre Dupleix, qui fut disgracié à son tour, en 1754.

Il faut blâmer sans restriction ces rivalités d'amour-propre quand il s'agit de l'intérêt sacré de la patrie; les chefs ne doivent avoir qu'un but, l'honneur du drapeau, symbole du pays, et le meilleur des capitaines comme le plus avisé des marins ne mériterait pas que son nom passât à la postérité, si, un seul instant, il avait hésité entre une satisfaction de sa vanité et un avantage même minime pour la France. Bien plus coupable, criminelle au premier chef est cette division entre chefs, alors que l'ennemi n'est pas loin, car elle aboutit sûrement à des résultats néfastes, à la honte, à la défaite.

Il reste le souvenir des services que La Bourdonnais a rendus à nos colonies de l'Océan Indien, particulièrement à l'Ile de France, et que Bernardin de Saint-Pierre a retracés dans une des plus belles pages de *Paul et Virginie.*

A ces grands noms, il faut joindre celui du plus audacieux corsaire que les guerres de la Révolution et de l'Empire aient suscité contre l'Angleterre, de celui que l'on vit sans cesse dans la mer des Indes, de l'Ile de France au golfe du Bengale, menant à l'abordage sa poignée de marins intrépides et dévoués : **Robert Surcouf**.

Surcouf (1971-1827).

Né à Saint-Malo, le 12 décembre 1971. Sa grand'mère maternelle, Guillaumette de Porcon,

descendait de Porcon de la Barbinais le Regulus Breton. Elle était parente des Duguay-Trouin. On peut donc dire que c'est à la fois dans la tradition de sa ville natale et dans les exemples de sa propre famille que s'est formé le caractère de Surcouf.

Embarqué dès l'âge de treize ans, il repartait à quinze ans, comme volontaire, sur *l'Aurore*.

En 1792, Robert Surcouf montait comme lieutenant à bord du *Navigateur*, qui chargeait pour l'Ile de France, sous le commandement de Lejoliff, jeune et habile capitaine de la place de Saint-Malo.

En présence des triomphes de nos bâtiments de guerre, à la vue du succès de nos corsaires, Surcouf sentit que sa destinée l'appelait à une navigation plus périlleuse et plus glorieuse. Il accepta, en 1795, le commandement du corsaire le *Modeste*, qui prit bientôt après le nom d'*Emilie*, et fit campagne jusqu'en 1796 dans la mer des Indes. Il s'empara du brick ennemi le *Cartier* pour lequel, à cause de sa marche supérieure, il abandonna l'*Emilie*.

Au mois de janvier 1796, Surcouf, à bord du *Cartier*, enlevait un grand trois-mâts, la *Diana*, qui sortait de Calcutta avec six mille balles de riz : préludant par cette manœuvre hardie à l'une des actions les plus éclatantes de nos guerres maritimes. Accompagné de sa prise, Surcouf faisait route depuis quelques heures vers la colonie française; poussées par la mousson du N.-E., les deux bâtiments filaient rapidement; une légère vapeur qui s'était répandue sur les eaux durant la nuit se dissipait lentement aux premiers rayons du soleil, lorsque l'homme en observation au mât du petit hunier cria : « Navire ! » Surcouf laisse porter vers la voile en vue, qu'on relevait

dans le S.-S.-O. C'était le *Triton*, beau vaisseau de la compagnie anglaise, dont la longue et noire carène n'avait pour tout ornement qu'une ceinture jaune, marquetée comme les cases d'un damier par les sombres embrasures des sabords d'une batterie basse de vingt-six pièces de douze. Quelque canons sur les gaillards et cent cinquante hommes d'équipage complétaient son armement de défense. Il courait sous toutes voiles, tribord amures, vers la côte amie d'Oressa.

Entraîné par son ardeur, Surcouf gouverne à lui couper le chemin ; mais, voyant le peu de monde qui restait à bord du *Cartier*, il met en travers pour attendre la *Diana*, et en envoie retirer quelques hommes, qui élèvent le nombre des combattants à dix-neuf, lui et le chirurgien compris, Aussitôt le renfort embarqué, il oriente et fait servir sur le navire en vue. S'apercevant que ce navire marchait mieux que le *Cartier*, il joint la ruse à la valeur ; il déguise sa nationalité, et hisse à son mât de misaine le yacht anglais, signal des bricks pilotes. A la vue du pavillon britannique, le *Triton* met en travers et permet ainsi de l'attendre ; les deux navires s'approchent l'un de l'autre. A trois milles de distance, Surcouf, d'un coup d'œil rapide, distingue la formidable batterie ennemie ; il aperçoit en même temps beaucoup de monde, car un nombreux équipage, couvrant le pont du vaisseau, paraissait saluer l'approche du Gange, terme de son long voyage. Surcouf espère que ces hommes sont pour la plupart des lascars, et alors il continue sa route, sans ralentir l'aire du *Cartier* ; arrivée à portée de canon, il reconnaît son erreur ; tous les marins du *Triton* sont européens. La perte des Français paraissait donc inévitable.

Qu'allaient devenir ces dix-neuf braves ? L'indécision est chez eux de courte durée. Leur audace augmente avec l'imminence du danger. Une âme ordinaire eût certainement cherché à se dérober par une prompte soumission au péril qui augmentait au fur et à mesure que le *Cartier* approchait son redoutable adversaire ; mais Surcouf, dans cette position critique, conserve le sang-froid et le calme qui répandent autour de lui la confiance. Il n'était plus temps de fuir, il fallait se rendre ou faire le sacrifice de sa vie.

Dans cette alternative, Surcouf en appelle à son équipage, qu'il voit animé d'une résolution héroïque. Tous, à la vue des Anglais, au souvenir de la patrie, préfèrent la mort au déshonneur d'une reddition sans combat. « Vaincre ou périr » s'écrient-ils. « Eh ! bien, que ce vaisseau devienne notre tombeau ou le berceau de notre gloire », reprend leur chef, et les navires s'accostent toujours.

Surcouf, resté maître de lui, ordonne aux siens de se cacher, et demeure sur le pont avec un officier, le maître et un matelot, seules personnes qu'il juge nécessaires pour la manœuvre qu'il médite ; quelques Indiens, gens inoffensifs qu'il avait extraits de ses prises, se trouvaient sur le tillac du *Cartier*, et complétaient la ressemblance avec un pilote du Gange. Lorsqu'il est arrivé à demi-portée de pistolet dans la hanche du vent du trois-mâts, les couleurs britanniques qui flottaient à la corne du brick sont promptement remplacées par l'étendard national, assuré de deux coups de canons tirés contre les matelots groupés sur le pont du vaisseau ennemi. A ce signal inattendu d'un duel à mort, les Anglais abandonnent les gail-

lards et se rendent pour la plupart avec précipitation dans leurs batteries. Surcouf aussitôt met la barre au vent, aborde le *Triton*, et profite habilement du désordre qui régnait à son bord pour jeter six Français dans les haubans d'artimon, d'où ils escaladent la dunette, soutenus par la fusillade de leurs compagnons. Le *Cartier*, continuant son évolution, était venu élonger bord à bord son puissant antagoniste, qui le dominait comme un vaste bastion. Debout sur le bossoir, une drisse de bonnette à la main, l'intrépide maître d'équipage s'élance dans les grands porte-haubans du vaisseau, et, liant avec son filin les deux navires l'un à l'autre, supplée aux grappins d'abordage qui manquent. Cette opération hardie terminée, Surcouf, à la tête de ses marins, franchit la haute muraille du *Triton*, fait feu de sa main sur le capitaine anglais qui, armé, sortait de sa dunette, refoule dans l'intérieur du vaisseau tout ce qui résiste, et se rend maître du pont. Quelques Anglais, armés de pinces et d'anspects, essaient de combattre, mais les Français les chassent à coups de sabre des postes qu'ils veulent défendre, et les précipitent dans les écoutilles dont ils s'emparent.

En vain l'équipage ennemi se débat, traqué par cette poignée de braves; en vain deux coups de canon sont tirés sur le *Cartier*; les boulets passent au-dessus et ne frappent que l'air. Au milieu des dangers qui menaçent les Français, rien n'échappe à la perspicacité du jeune chef; pour couronner par la victoire son audacieuse entreprise, il fait poser les caillebotes sur l'écoutille de l'avant et couper par le charpentier, aidé de deux hommes qu'il désigne, les rabans de mantelets des sabords; diminuant le nom-

bre des issues, au moyen desquelles les matelots ennemis peuvent venir, en passant au-dehors, surprendre les assaillants; il les emprisonne de la sorte dans la batterie du *Triton*.

Surcouf, au moment où il faisait couper les rabans des sabords, fut couché en joue par la fenêtre d'une des bouteilles; privé dans cet instant du secours de son fusil, il fit le geste, pour déranger le coup qu'on lui destinait, de lancer son sabre à la tête de son adversaire, quand, à son grand étonnement, l'amorce brûla sans que l'arme fit explosion, et comme l'Anglais réarmorçait il le vit tomber mortellement blessé.

Cependant la lutte continuait avec acharnement, malgré les pertes éprouvées par l'ennemi dans l'ardeur du premier choc, où le capitaine Bourgeat et le lieutenant Picket avaient été tués. Surcouf se prodigue partout; il place à propos dans les points à défendre les seize marins qui le secondent. Quelques Anglais des plus dévoués au salut de leur bâtiment succombent dans le conflit qui se prolonge, entre autres un gabier de la hune de misaine que Surcouf, très adroit chasseur, ajuste et abat lui-même d'un coup de fusil. Les Anglais disposent alors une pièce de la batterie et la pointent de manière à faire sauter le tillac du gaillard d'arrière et avec lui les Français qui l'avaient conquis. Surcouf s'en aperçoit, fait aussitôt lever entièrement le grand panneau, et, au moyen d'une fusillade bien servie, empêche les canonniers du *Triton* de donner suite à leur projet. Enfin le lion britannique est terrassé. Le sauve-qui-peut qui avait précipité au premier moment les marins du *Triton* dans la batterie et le faux-pont,

recommence. La frayeur qui s'empare du maître d'équipage et d'une vingtaine de matelots se communique au reste des marins anglais; ils implorent grâce et merci. A ce signe de soumission, Surcouf ordonne immédiatement : « Bas le feu ! » Sur ces entrefaites, un Anglais, plus rassuré que les autres, monte sur le pont et prévient qu'ils sont tous rendus.

Après trois quarts d'heure d'engagement, le pavillon britannique s'abaissa de la vergue du pic du vaisseau, pour faire place au drapeau tricolore qui flotte triomphant !

Il serait monotone de raconter tous les exploits de Surcouf. Un des plus célèbres, celui dont il se montrait aussi le plus fier, fut le combat de la *Confiance* contre le *Kent*, le 7 octobre 1800.

Le *Kent* était un magnifique vaisseau de la Compagnie duquel l'artillerie aurait suffi à écraser le corsaire. Aussi Surcouf, après avoir essuyé plusieurs fois le feu de l'ennemi, s'avança jusque sous le bordage du *Kent*, au point que les vergues des deux navires s'enchevêtraient, et lança ses hommes à l'assaut. Ce fut un effroyable corps-à-corps qui finit par la victoire du corsaire et l'arrimage du *Kent*, dont la cargaison était très riche.

En 1803, le Premier Consul se fit présenter Surcouf et lui donna la croix de la Légion d'honneur qu'il venait de fonder. Il voulait le faire entrer dans la marine militaire ; mais le Malouin entendait garder son indépendance. Il reprit la mer, en 1806. Après 1808, il ne quitta plus Saint-Malo ; il devint lui-même armateur, et ses navires enlevèrent de nombreux bâtiments de commerce.

En 1814 et en 1815, l'ancien corsaire prit part à la

défense du pays, livré à l'invasion par les revers de l'Empire. Il commandait les gardes nationales de la ville et de l'arrondissement de Saint-Malo.

Il mourut le 8 juillet 1827.

Voilà les hommes de mer les plus connus. Saint-Malo et le département en ont produit d'autres : les noms de ces derniers sont plus modestes et leurs services moins éclatant, mais la postérité leur doit un souvenir.

Il faut mettre au premier rang, **Parcon de la Barbinais**, dont l'héroïsme est peut être plus admirable que les plus beaux faits d'armes.

C'était en 1665, Louis XIV préparait alors une expédition contre Alger, foyer de pirateries incessantes. Comme l'expédition tardait à appareiller, la ville de Saint-Malo équipa une frégate de 36 canons qu'elle confia à Porcon de la Barbinais pour la protection de ses bâtiments de commerce. Celui-ci « besogna si dru » dit un contemporain, que le dey envoya des croisières qui finirent par s'emparer de lui.

Il fut alors chargé de propositions de paix pour Louis XIV, après avoir juré de revenir, en cas d'échec. Les têtes de six cents prisonniers français devaient répondre de sa parole.

La Barbinais partit, exposa à Louis XIV son message, dont les conditions étaient inacceptables, passe par Saint-Malo, y régla tranquillement ses affaires, en homme assuré du sort qui l'attendait, et revint à Alger. Le dey, furieux, le fit décapiter sur-le-champ. Cet homme vaut Regulus, a dit un historien, et on ne le connaît pas !

Dans la *France héroïque*, le poète Marc Bonnefoy a fait une légitime place à ce héros :

Enfant de Saint-Malo, marin habile, ardent,
D'une altière frégate, il était commandant.
Combien de ces combats dont la grandeur étonne
Soutint contre le Turc la frégate bretonne!
Mais un jour dix vaisseaux l'attaquent à la fois,
L'accablent, et malgré d'incroyables exploits,
Le navire français écrasé sous le nombre,
Démâté, disloqué, glorieusement sombre.
Son commandant blessé, combattant le dernier,
Est sauvé malgré lui.... sauvé, mais prisonnier!
— Dans un cachot d'Alger, nid de piraterie,
Le captif enchaîné rêvait de sa patrie,
D'une femme adorée et qui pleurait là-bas ;
D'un fils qu'il ne pressa qu'une fois dans ses bras.
Le dey lui dit un jour : « Français, j'aime ta race.
« Et pour qu'elle en reçoive une preuve efficace,
« Avec elle je veux être uni désormais.
« Va porter à ton roi mes paroles de paix.
« Sois éloquent, chrétien, vante-lui ma puissance,
« Et tu pourras compter sur ma reconnaissance :
« La liberté sera le prix de ton succès.
« Sinon, tu reviendras dans les fers, ô Français!
« Tâche de réussir, il y va de ta tête!
« Mais surtout songe bien que ma vengeance est prête.
« Si malgré ton serment tu me manques de foi,
« Bien d'autres prisonniers me répondent de toi!.... »
La Barbinais partit sur ces mots redoutables;
Et, porteur à son roi d'offres inacceptables,
Ce nouveau Régulus lui-même supplia
Pour que la France au dey jamais ne s'alliât :
La paix fut repoussée. Alors le capitaine,
Avant d'aller braver une mort trop certaine,
Voulut revoir encor sa femme et son enfant;
Et l'air presque joyeux, mais le cœur étouffant,
Le marin arriva dans sa vieille Bretagne.
Or sa femme, depuis la dernière campagne,
N'avait jamais quitté les vêtements de deuil,

Et voici son mari qui paraît sur le seuil,
Comme un autre Lazare, et dans ses bras se jette!
— La plume est impuissante et la bouche muette,
Pour dire les transports des époux réunis!
O suprême bonheur! moments saints et bénis!
Pourquoi passer si vite en ne laissant à l'âme
Qu'un affreux désespoir! ô pauvre, pauvre femme!
Et quand de son malheur elle ne peut plus douter
On l'entend s'écrier, supplier, sangloter!
— « Partir! Partir! — Voilà trois ans que je te pleure,
Te croyant englouti sous ton vaisseau, là-bas!
M'abandonner encor! Veux-tu donc que je meure?
Oh! non, tu ne partiras pas! »

Le Breton part. — Au dey bientôt il se présente,
Et calme, solonnel, d'une voix imposante,
Lui dit : « Pour dégager mon honneur, me voici!
« Dans tes projets, ô dey! tu n'as pas réussi;
« Mon Roi qui d'un pouvoir invincible dispose
« Ne reçoit pas la paix; d'habitude il l'impose... »

— Et prononçant ces mots si fiers qui le perdront,
L'orgueil national rayonne sur son front,
Son visage respire une noble assurance.
Oui, c'est bien là le fils, l'image de la France,
Digne par sa grandeur de la représenter!

— Le dey dans sa fureur le fit décapiter!

Parmi les marins qui sortirent encore de Saint-Malô, il faut citer : au XVIIe siècle, le corsaire **Alain Porée** qui servit dans les guerres de Louis XIV, avec plusieurs autres de ses compatriotes, Magon, Lefer, Loquet, Moreau, Vincent, etc.; au XVIIIe siècle, **Grout de Saint-Georges** (1704-1763), un homme d'une rare intrépidité.

La guerre était d'ailleurs le bon temps pour la

ville, la saison des prises lucratives. « Tout y était négociant ou corsaire, dit Duclos. Au milieu des malheurs publics, les armateurs malouins voyaient leurs entreprises réussir sur toutes les mers. Jamais Saint-Malo ne fut dans un état plus brillant. » Aussi s'explique-t-on la haine qui lui portaient les Anglais qui essayèrent plusieurs fois de la détruire.

Parmi ceux du reste du département citons **Dubois de la Motte** (1683-1764), né à Rennes, qui prit part à l'affaire de Rio, en 1711, fut gouverneur des Iles Sous-le-Vent, servit dans la Guerre de Sept ans, et mourut vice-amiral;

Le comte de **Guichen**, né à Fougères en 1712, mort à Morlaix en 1790, qui se distingua surtout dans la Guerre de l'Indépendance américaine, où il se mesura avec l'amiral anglais Rodney;

La Motte-Picquet (comte Toussaint-Guillaume de), né à Rennes en 1720, mort à Brest en 1791, un des plus braves marins qui aient commandé nos escadres ; servit dans toutes les guerres de Louis XV et s'illustra dans les guerres d'Amérique, sous Louis XVI;

Enfin, et plus récemment le marin **Ducrest de Villeneuve** (1777-1852).

Après les marins, les soldats dont la liste est moins nombreuse. Toutefois, elle compte un des noms les plus illustres de la Bretagne et de l'ancienne France, celui de **Du Guesclin**.

Bertrand du Guesclin (1320-1380).

Il y a peu de Français dont la vie soit aussi connue et soit restée aussi populaire que celle du bon conné-

table Bertrand. Aussi faut-il se borner à en rappeler les traits essentiels.

Il était né vers 1320, au château de la Motte-Broons, près de Rennes, d'une famille de petite noblesse. Son enfance ne promettait guère. Il était, dit son biographe,

Camus, noir et massant (maussade)
Le plus laid qu-il y eut de Rennes à Dinan.

On sait les détails de sa jeunesse batailleuse et l'histoire du tournoi de Rennes, qui le réconcilia avec sa famille. Enrôlé dans la guerre de Bretagne il fut du parti de Charles de Blois et, vers 1357, il passa au service de la France.

C'était l'homme qu'il fallait à Charles V, ce *roi assis*, le moins chevalier de nos rois, qui sut reconquérir tout ce que ses prédécesseurs avaient perdu, le casque en tête.

Du Guesclin n'était pas chevalier davantage, du moins comme on l'entendait alors. Peu soucieux des belles *apertises* d'armes où se complaisaient ses contemporains, il ne chercha que le succès. Il fut moins courtois à l'ennemi, mais plus pitoyable aux paysans ; de là sa popularité. Il eut recours à une tactique nouvelle, faite de ruses, d'embuscades, de connaissance du terrain, pour tout dire, de science militaire. Avec lui la guerre devint un art véritable.

Il commença par délivrer la basse Normandie des bandes du roi de Navarre qu'il battit à Cocherel, en 1364 ; ce furent les *joyeuses étrennes* du règne de Charles V. Envoyé peu après en Bretagne au secours de Charles de Blois, il ne put empêcher celui-ci de livrer bataille aux Anglais dans la lande

d'Auray (1364). Charles de Blois resta sur le terrain avec de nombreux chevaliers. Du Guesclin fut pris; mais il fut bientôt échangé, et il proposa au roi de conduire en Espagne les *grandes compagnies* pour les mettre au service de la Castille.

Il en avait fini avec ses aventures d'Espagne, quand Charles V reprit la guerre contre l'Angleterre : guerre méthodique et prudente qui consistait à ne rien livrer au hasard d'une grande bataille, à détruire les Anglais en détail, et à les laisser s'épuiser sur notre territoire. Cette guerre réussit à merveille. Du Guesclin dispersa les Anglais à Pontvallain et à Chizé, et une trêve fut signée en 1375. Quand les hostilités recommencèrent, en 1377, elles furent si rapidement conduites qu'à la mort de Charles V les Anglais ne conservaient plus que quelques villes.

Déjà connétable de Castille, Du Guesclin avait été fait connétable de France, en 1370. C'est en vain qu'il se trouvait de trop modeste condition pour cette haute dignité, le roi l'avait pressé de l'accepter. Mais il restait autant Breton que Français. Le roi ayant voulu punir le duc de Bretagne de s'être allié aux Anglais, Du Guesclin refusa de marcher contre sa vieille province, et offrit de rendre son épée de connétable.

Il fallut l'occuper ailleurs. On l'envoya contre quelques bandes anglaises qui s'étaient reformées dans les montagnes du Velay. Il mourut sous les murs de Châteauneuf de Randon, qu'il assiégeait, en 1380. Il ne laissait pas de postérité.

Charles V lui accorda le plus grand honneur qu'un sujet pût recevoir, la sépulture des rois de France à Saint-Denis.

Un épisode de sa jeunesse montre son sang-froid

autant que son courage. Le gouverneur de Fougeray était sorti de la ville pour faire une rapide expédition contre l'ennemi. La garnison était diminuée, un coup de main pouvait être tenté par une troupe qui profiterait de l'occasion. Du Guesclin le tenta avec deux hommes seulement. Déguisés tous les trois en bûcherons, ils se présentent à la porte du château qui s'ouvre sans méfiance. Le pont de bois avait été aussitôt abaissé. Calmes et lents, ils déposèrent leurs fagots, comme pour se reposer, mais de manière à ce que la herse fixée par le poids du bois ne pût manœuvrer et retomber. Aussitôt, saisissant leurs armes dissimulées, ils assomment les soldats aussi surpris qu'épouvantés. Du Guesclin, brandissait sa hache, abattait, terrible bûcheron, un homme à chaque coup.

Il courut alors chercher du renfort, attaqua le gouverneur, qui, au lieu de rentrer dans sa citadelle, dut s'en éloigner, vaincu et honteux. Du Guesclin était le maître de la forteresse.

On comprend que la figure de Du Guesclin soit une des plus vivantes de notre ancienne histoire. La simplicité de ses mœurs, la compassion qu'il montra aux petites gens, ses exploits militaires, le concours dévoué qu'il apporta au souverain dans l'œuvre de la délivrance nationale; tant de services si modestement rendus expliquent sa renommée et justifient la reconnaissance du pays.

Les poètes l'ont chanté.

On sait qu'au moyen âge, le titre de chevalier appartenait exclusivement aux hommes nobles, mais on ne l'obtenait qu'après avoir passé par les rangs de page, de varlet et d'écuyer. Le seigneur qui devait armer un chevalier le frappait de son épée en lui

disant : « Je te fais chevalier au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Puis il lui donnait l'accolade et lui ceignait l'épée. Les parrains d'armes couvraient le nouveau chevalier d'une armure et lui chaussaient les éperons dorés, signes distinctifs de sa dignité. Le parrain adressait aussi quelques paroles à son filleul le nouveau chevalier.

Le poète François Coppée fait parler en ces termes Du Guesclin armant un jeune chevalier, sous le règne de Charles V :

Avant de te chausser les deux éperons d'or,
Insignes de ton rang, enfant, je veux encor
Te rappeler les lois de la chevalerie.
Sers fidèlement Dieu, les dames, la patrie ;
Sois généreux, loyal, intrépide et courtois,
Ainsi le veut l'honneur qu'en ce jour tu reçois.
La forfaiture est chose inconnue à ta race.
Epargne le vaincu qui te demande grâce,
Et ne frappe jamais au cheval, car, vois-tu,
Dès qu'un noble bardé de fer est abattu,
La victoire devient sans gloire et trop aisée.
Nourris toujours au fond du cœur cette pensée,
Que les faibles, les vieux, les femmes, les enfants,
Les clercs, les laboureurs, sont ceux que tu défends,
Et qu'il faut que partout où ton nom retentisse,
L'écho réponde : Honneur, bienfaisance, justice !
Tu connais nos revers, et tu te souviendras
A qui tu dois ton cœur, et ta tête, et ton bras.
Tu vas ceindre l'épée à l'heure où notre France
Dans un suprême effort marche à la délivrance :
Quand de ses champions tu serais le dernier,
Meurs plein d'espoir en elle et sans la renier.

Julienne Du Guesclin.

La sœur de Du Guesclin n'était pas indigne de la juste renommé de son frère. Elle était religieuse à

Pontorson, (Manche) quand Felton, chef des Anglais, essaya de s'emparer, par surprise et la nuit, de cette place forte. Déjà les échelles étaient dressées contre les murailles, déjà les ennemis montaient à l'assaut; c'en était fait de la ville surprise dans la tranquillité du sommeil. Tout à coup Julienne se réveille; elle écoute; elle devine, elle; alors, elle appelle Tiphaine, la femme de son héroïque frère, court à la fenêtre, pousse un cri d'alarme, et voyant trois Anglais qui, sûrs de pénétrer dans le couvent, grimpaient à une échelle, saisit cette échelle, la renverse; puis revêtant à la hâte une cotte de maille, fait, avec la garnison prévenue et désireuse de venger cette surprise, reculer l'ennemi qu'elle poursuit, victorieuse, à travers la campagne. Or son frère revenait à Pontorson; l'Anglais a devant lui Bertrand, et derrière Julienne; aussi Felton fait prisonnier, est-il ramené, tête basse, dans la ville, où la religieuse guerrière se mit à rire en lui disant: « Comment, vaillant soldat, vous voilà vaincu en une journée par le frère et la sœur! »

La Riboisière (1759-1813).

De Du Guesclin, il faut après plusieurs siècles d'intervalle, passer à **La Riboisière**.

D'une famille noble, il était né à Fougères où on vient de lui élever une statue. Destiné de bonne heure aux armes, il servit dans l'artillerie, adopta les principes de la Révolution, et contribua à l'héroïque défense de Mayence, en 1793.

Devenu général sous l'Empire, il foudroya les Russes à Austerlitz et conduisit le siège de Dantzig, en 1807. Chargé de l'artillerie de la Grande Armée, il

prit part à la campagne de Russie, et succomba aux fatigues de la retraite.

Peu de généraux se sont signalés par autant de services unis à tant de modestie. C'était un de ceux dont Napoléon faisait le plus d'estime, et notre artillerie s'honorera toujours des noms de La Riboisière et de Drouot.

Etre utile et modeste en même temps, c'est la devise des cœurs d'élite.

III. — ÉCRIVAINS ET SAVANTS

Avec ces hommes de guerre, marins ou soldats, le département a produit de nombreux écrivains, dont quelques-uns sont parmi les plus grands.

C'est un contraste assez rare, car les pays où l'on aime les qualités actives sont moins favorables à l'effort intellectuel; il se rencontre pourtant dans les pays de race celtique, et particulièrement en Bretagne. L'énergie native développée par la lutte contre l'océan ou contre l'inclémence du sol s'y concilie avec une tendance à la rêverie et avec un essor de l'imagination qui caractérisent les écrivains bretons. Dans notre siècle, les œuvres de Chateaubriand, de Lamennais, de Renan, en fournissent la preuve la plus remarquable.

Ce n'est guère qu'avec le XVIe siècle que commence cette production intellectuelle; c'est-à-dire quand la réunion de la Bretagne à la France fut défi-

nitive et que la langue française, après avoir été celle de l'administration dans la province, devint également celle des penseurs et des écrivains.

Ces écrivains, d'après les études auxquelles ils se sont consacrés de préférence, sont :

Pour le droit, au XIVe siècle : BERTRAND D'ARGENTRÉ, né à Vitré en 1519, mort en 1590, président du présidial de Rennes.

Au XVIIIe siècle : LANJUINAIS, POULLAIN DU PARC, BIGOT DE PRÉAMENEU ; au commencement du nôtre : TOULLIER et GINOUX-DEPERMON.

Pour l'histoire : D. LOBINEAU (1666-1727), qui écrivit une *Histoire de Bretagne* ; pour l'économie politique, VINCENT DE GOURNAY (1712-1759), connu pour une simple phrase, qu'il donna comme la formule du libre-échange : « Laissez faire, laissez passer. »

Pour l'érudition : le jésuite TOURNEMINE (1661-1739), l'oratorien LA BLETTERIE (1696-1772) DE KERALIO (1731-1793), professeur à l'Ecole militaire ; l'orientaliste Nicolas SAVARY, de Vitré (1750-1788).

Pour la critique : l'abbé TRUBLET (1698-1770), qui doit l'immortalité non pas à l'Académie française dont il était membre, mais aux railleries de Voltaire ; GINGUENÉ (1748-1816), qui passa par la politique et fut du Tribunat où il osa faire de l'opposition à Bonaparte ; GEOFFROY, le feuilletoniste dramatique du *Journal des Débats* (1743-1814), sous l'Empire, dont un de ses ennemis disait : « Il a trois manières de faire un article : dire, redire et se contredire ».

Pour la littérature dramatique : Alexandre-Vincent-Pierre DUVAL (1767-1842), qui a donné au théâtre un grand nombre de pièces, en prose et en vers, qu'on

ne joue plus aujourd'hui, et qu'on n'a même pas envie de lire, bien qu'elles lui aient ouvert l'Acamie française en 1812.

Tous ces noms sont effacés par l'éclat qui entoure ceux de Chateaubriand et de Lamennais.

Chateaubriand (1768-1848) est le plus grand nom de la prose française au XIXe siècle : il l'a renouvelée en lui donnant une inspiration, des formes, une couleur qu'elle ne connaissait pas.

Les vicissitudes de la première partie de sa vie, remplie par des voyages, l'exil et le deuil ont contribué à former le génie de l'écrivain.

François-Auguste de Chateaubriand était né à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, d'une famille de vieille noblesse. Il était le dernier de dix enfants. Elevé dans la solitude du château de Combourg, il fit des études irrégulières dans les collèges de Dol, de Dinan, de Rennes. Destiné tour à tour à la marine et au sacerdoce, il entra, à dix-huit ans, comme sous-lieutenant, au régiment de Navarre, et fréquenta le monde de la cour, ainsi que celui des gens de lettres.

En 1791, il émigra aux Etats-Unis, vit quelques-unes des grandes villes et s'enfonça au cœur des forêts qu'il a décrites plus tard. De retour en Europe, il servit contre la République, dans l'armée de Condé, puis il passa en Angleterre, où il traversa quelques années d'épreuves et de misère.

« Chateaubriand, dit avec éloquence le maître critique Emmanuel des Essarts, fut le grand initiateur de ce siècle, rôle glorieux que l'on méconnaît trop souvent et que pour l'éducation de la jeunesse il sied de replacer dans toute son évidence et dans tout son

éclat. Il ne convient pas de laisser dans un injuste oubli celui qu'ont salué comme un père les esprits les meilleurs et les plus divers, celui qui fut le fondateur de l'école moderne, le précurseur de tous les maîtres idéalistes, le génie nourricier des génies contemporains.



Rappelons-nous avant tout l'urgence, on pourrait dire la fatalité d'une révolution littéraire au commencement du XIXe siècle, comme conséquence et corollaire de la révolution politique dont est sortie la France moderne. Cette révolution, aussi inévitable que son aînée, Chateaubriand ne l'a pas faite à lui seul, mais il l'a entreprise et pour ainsi dire lancée.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE
SG

dans la voie, comme le char aux roues brûlantes dans la carrière d'Olympie. Fils du passé par sa naissance, écrivain du XVIIIe siècle par son éducation, nous voyons Chateaubriand partager avec Mirabeau, dans un autre ordre d'idées, la grandeur de créer en lui l'homme nouveau et par lui la vie nouvelle.

Nous voyons un chétif enfant d'une famille aux origines illustres, mais appauvrie et amoindrie dans l'éloignement de la cour, un enfant marqué pour la vie honorable mais modeste des gentilshommes de province, naître dans les conditions les plus propres à refouler l'ambition mondaine, mais en même temps à susciter le génie politique. Nous le voyons, ce François-René, croître et se former dans le milieu le plus sauvage, mais le plus inspirateur, en pleine Bretagne, devant la poésie puissante et profonde d'un ciel souvent triste et d'une mer fréquemment désolée. La rêverie, chez lui si fertile, ne devait-elle pas s'éveiller à la faveur d'une enfance solitaire où la contemplation du paysage et la promenade déjà méditative occupaient la plus grande part? Il faut beaucoup de loisirs, beaucoup de silence pour devenir et surtout pour rester poète ; cette facilité de s'abstraire, de se posséder pendant de longues années d'enfance et d'adolescence, fut, n'en doutez pas, l'occasion déterminante du génie de Chateaubriand.

Tout devait du reste conspirer à l'éclosion de ce génie, la plus étonnante des crises historiques et le moins commun des voyages, la Révolution Française subie et l'Amérique visitée. En Amérique, la nature, première conseillère, première inspiratrice du futur poète, se montrait à lui grandie et comme transfigurée, et achevait sur son esprit son œuvre de révé-

lation. Cet éveil que la nature avait provoqué, le malheur le hâta. Rappelé d'Amérique par les nouvelles de France, croyant de bonne foi, comme tant d'autres gentilshommes, que l'Émigration et l'attitude militante à l'étranger pouvaient servir les intérêts de la royauté, obéissant du reste à sa conscience, ce qui est toujours respectable, le jeune Breton venait chercher spontanément l'exil, la ruine, la misère. Heureux choix pour la postérité! Chateaubriand n'avait pas assez souffert pour exprimer la souffrance, ce qui allait être le grand besoin du siècle. La destinée qu'il avait acceptée lui fit éprouver en peu d'années toutes les amertumes et toutes les angoisses; elle soumit sa vocation poétique au rude et salutaire noviciat du malheur.

En Allemagne, en Angleterre, partout où devait souffrir utilement le proscrit volontaire, son impatience de poésie longuement comprimée ne faisait que s'accroître dans l'épreuve : ses rêves le suivaient à toutes les étapes de son chemin pénible, et surtout ceux qui devaient adopter des noms impérissables et prendre des formes immortelles. Dans les savanes du Nouveau-Monde, il avait, sous les traits d'obscurs sauvages et d'indiennes naïves, pressenti son *Atala*, deviné son *Chactas*. En sa courte campagne de l'armée de Condé, soldat de la fidélité, combattant hélas! contre la patrie, il charmait ses rares loisirs par la lecture d'Homère et voyait déjà se dessiner à l'horizon l'apparition d'un *Eudore* exilé des « paysages éclatants de la Grèce sous un ciel sans lumière qui semble nous écraser sous sa voûte abaissée ».

En Angleterre, nous retrouvons Chateaubriand indigent et malade. A ses premières tristesses vint

s'ajouter de plus en plus la tristesse réelle et pénétrante de l'exil, comparable à ces pluies fines et monotones qui semblent percer jusqu'à l'âme. Il apprit, par une dure expérience, à chanter l'une des plus grandes douleurs de son siècle, l'une de celles qui furent le plus profondément senties par l'élite de ses contemporains. Nul ne l'a mieux comprise, mieux dépeinte que Chateaubriand dans ses œuvres, où il a comme dispersé tout un poème de l'exil.

Seul, pauvre et triste, Chateaubriand n'eut d'autre refuge que le travail acharné. Son génie se chercha dans deux volumineux ouvrages, l'*Essai sur les Révolutions* et les *Natchez*. Il ne devait se découvrir que dans *Atala*. L'on a trop souvent accoutumé de juger Chateaubriand d'après les *Natchez*, livre déclamatoire qui, je ne sais pourquoi, est mis d'abord entre les mains des jeunes gens; car les *Natchez* ne sont bons à lire que pour les lettrés cherchant à démêler les tâtonnements d'un génie qui s'essaie.

Au moment où Chateaubriand éclata plutôt qu'il ne parut, la situation des lettres et, d'autre part, l'état des âmes dans notre pays étaient singulièrement propices à une rénovation de la littérature.

Le présent, sauf pour ceux qui se trouvaient ravis par la glorieuse activité des batailles et dont nous n'admirerons jamais assez l'héroïsme dans les triomphes et surtout dans les revers, ne pouvait que suggérer un insupportable ennui. Qu'était-ce pour toutes les âmes délicates, élevées, ambitieuses de grandeur morale, capables d'idéal, que le relâchement de la fin du Directoire ou plus tard la tension belliqueuse de l'Empire?

Elles ont été bien lourdes ces années, malgré les

superbes éclairs dont les sillonnait le vol de la victoire, bien pesantes pour ceux qui jugeaient que la destinée d'un peuple ne réside jamais dans l'exclusive préoccupation des conquêtes. L'invincible ennui du présent fut donc un élément essentiel de l'état mental de notre société au moment où la poésie de Chateaubriand vint répondre à ce vœu de l'âme française qui demandait à ne pas être étouffée.

Notons ensuite cette anxieuse et vague impatience de l'avenir si fréquente alors dans la poésie de l'Allemagne. Rêver un avenir meilleur à travers des perspectives, illusoires d'abord, ensuite plus distinctes, ce fut en France comme dans les autres pays le tourment du XVIIIe siècle à son début; depuis que ce rêve plus précis s'est uni à la pensée d'améliorer le sort des hommes, cette impatience de l'avenir, qui fut le malaise de notre époque, en est devenue l'honneur et la vertu.

Ce fut dans *Atala* que vint se révéler la poésie attendue, *Atala*, un chef-d'œuvre d'émotion et d'éloquence.

L'originalité et comme le *moi* de l'auteur s'accuse plus fortement que jamais il ne l'avait fait dans notre littérature, en dehors du genre épistolaire et des mémoires.

La poésie personnelle, qui s'attestera par tant d'œuvres vivaces est instituée chez nous par *Atala* et par *René*, Qu'était-ce d'ailleurs que cette poésie personnelle accueillie avec tant d'éclat par le public, sinon l'expression souveraine des sentiments de tous chez un être privilégié, sinon le *moi* de tout le monde incarné dans un type supérieur?

Que trouvons-nous aussi comme caractère domi-

nant dans *Atala*, dans *René*? La mise en œuvre d'un sentiment alors très répandu, très sincère, mais qui n'avait jamais eu tant de prise sur les âmes, le sentiment de la mélancolie, puis dans *Atala* et dans *René* encore, ensuite dans le *Génie du christianisme*, une égale extension d'un sentiment plus familier au genre humain, mais jusque là très rarement exprimé dans notre littérature française, je veux parler du sentiment de la nature, Enfin nous découvrons dans le *Génie du christianisme*, dans les *Martyrs*, un franc retour à la tradition de l'antiquité, une intelligence toute nouvelle de la poésie chrétienne, du moyen âge, de l'art gothique et de l'histoire nationale, et dans le premier de ces deux ouvrages toute une foison d'idées critiques presque inconnues à nos concitoyens.

La mélancolie était fréquente et comme naturelle chez les contemporains de Chateaubriand.

Elle trouva son expression complète et profonde dans l'œuvre de Chateaubriand, qui fut à la fois l'interprète et le consolateur de ce fugitif et douloureux attendrissement des âmes.

On m'objectera le péril de cette souveraineté d'un sentiment maladif, les atteintes à la santé de l'intelligence, à la bonne humeur de l'esprit.

Rassurons-nous, car nous savons tous que le présent n'appartient plus à cette mélancolie arbitraire.

A cet art de décrire symétriquement qu'il avait enfin repris aux Grecs, il a joint également pour la première fois en France le secret virgilien « d'animer et de passionner la nature » selon la belle expression de Fénelon.

Au milieu de descriptions admirables nous le

voyons, comme le faisaient les grands anciens et Shakespeare mêler la nature à l'action, la faire vivre et presque sentir, lui donner dans le poème le rôle que réellement elle occupe dans notre être; car il y a bien des correspondances et des harmonies entre le paysage et la pensée, entre le climat et la réflexion, entre le temps et l'esprit, entre la nature et le cœur. Ainsi Chateaubriand a fait prévaloir chez nous ce principe de l'association continuelle de la nature avec l'homme. A partir de lui, la grande nature triomphe dans notre poésie.

Le *Génie du Christianisme* nous présentera la troisième nouveauté capitale due à l'initiative de Chateaubriand, la création de la critique en France.

La France seule restait étrangère à l'un des grands modes d'inspiration poétique officiellement rejeté par deux mauvais vers de Boileau :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Tel était ce préjugé exclusivement français issu d'un système que Chateaubriand attaqua vaillamment et renversa par l'autorité du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Toujours par l'initiative et la volonté de Chateaubriand, la beauté poétique du Christianisme et sa puissance inspiratrice, complètement ignorées par nos aïeux, se sont imposées à tous les écrivains illustres de notre âge.

On peut attribuer encore à Chateaubriand un service non moins grand que ces innovations poétiques, c'est-à-dire la création de la critique contemporaine. Il la créa en restituant le sentiment de l'antiquité, en introduisant le sens du moyen âge et de

l'histoire nationale, en secondant le goût des littératures étrangères.

Qu'à Chateaubriand revienne aussi l'honneur d'avoir introduit en France la curiosité de la poésie du moyen âge, le sens de l'architecture gothique qu'avant lui, croyants ou incrédules, tous se piquaient de mépriser. C'est ainsi qu'à la France insoucieuse il a rendu l'œuvre de ses pères, lui restituant ses héros épiques, les chevaliers, son épopée de pierre, les cathédrales, rétablissant et dans son intelligence et dans son amour ce passé du moyen âge que nos préférences pour le présent ne doivent jamais nous faire dédaigner, ce passé qui eut ses grandeurs et qui doit nous être cher pour nous avoir portés dans ses flancs douloureux ; car nous sommes les héritiers de ses efforts et les fils de ses souffrances.

C'est encore Chateaubriand qui a provoqué le goût et la compréhension de notre histoire nationale. Tous les illustres historiens de ce temps lui ont reconnu le mérite d'avoir le premier fait reparaître, dans leur ville gallo-franke on féodale, nos aïeux des temps mérovingiens, carlovingiens, capétiens, là où l'on ne présentait que l'uniformité des âges civilisés : l'un d'eux, et non le moins grand, Augustin Thierry, attribuait aux *Martyrs* l'éveil de sa vocation historique et l'intelligence du passé suscitée dans sa conscience d'adolescent.

Cet homme étonnant, prodigieux, a tellement créé, tellement innové dans notre littérature du XIXe siècle, qu'une catégorie d'écrits, alors des plus subalternes, n'a pas échappé à la prise de possession de son multiple génie. Je veux parler du récit des voyages dont, pour la première fois, il a fait un genre littéraire.

Partout il introduisit la vie et la nouveauté. Toujours on le retrouve en exploration, à la recherche de l'inconnu, jusque dans ces *Mémoires d'outre-tombe*, sa création suprême, un monde dans son œuvre.

Si le XIXe siècle fut à ses débuts le disciple de Chateaubriand, il peut encore, à son déclin, prendre d'utiles leçons du vieux maître, n'apprît-il à son école qu'à mépriser toutes ces œuvres rebelles à la beauté, que la vogue caresse trop fréquemment d'une brise complaisante. L'enthousiasme du beau, le zèle de l'art antique, l'amour de la tradition facile à concilier avec avec les hardiesses légitimes de l'innovation, la curiosité romantique unie au goût classique, telles sont les vertus littéraires dont Chateaubriand nous transmettra toujours le secret. Allons chercher ce secret dans ses œuvres impérissables, et, s'il le faut, au pied de cette tombe que le vieillard épique s'est si bien choisie, tombe solennelle et mystérieuse qui a la mer pour compagne de solitude, pour sentinelle d'éternité. »

Il fut élu membre de l'Académie française, cette même année, pour remplacer Marie-Joseph Chénier. Mais Napoléon qui avait lu son discours de réception avant la séance, lui demanda des changements auxquels il se refusa obstinément. Le discours ne fut pas prononcé. C'est à partir de ce moment que se dessina le rôle politique de Chateaubriand. Il se déclara contre Napoléon et accueillit avec enthousiasme la Restauration.

Sous la Restauration, la politique l'absorba presque entièrement.

Il joua d'ailleurs un grand rôle. Ses écrits politi-

ques eurent un vif succès et lui valurent des situations brillantes.

Il s'était brouillé en 1811, avec Napoléon dont il salua la chute en 1814, dans une violente brochure intitulée : *Bonaparte et les Bourbons*. Pair de France, sous Louis XVIII, il fut envoyé comme ambassadeur à Londres par le ministère Villèle, en 1822; puis, la même année, chargé de représenter la France au Congrès de Vérone. Contre les instructions de M. de Villèle, il y poussa à l'intervention de la France en Espagne, malgré le peu de sympathie qu'il avait pour le roi d'Espagne Ferdinand VII ; mais il voulait donner au drapeau blanc de la Restauration un peu de la gloire militaire recueillie par le drapeau tricolore.

Ministre des affaires étrangères en décembre 1822, il fut renvoyé du ministère, le 6 juin 1824, et se lança alors dans l'opposition. Il attaquait le gouvernement de Charles X dans le *Journal des Débats*, et votait contre lui dans la Chambre des Pairs, sans cesser d'être royaliste : « Je suis, disait-il, bourbonien par honneur, royaliste par raison, républicain par caractère. » C'étaient là des nuances difficiles à concilier.

Après avoir contribué à ébranler la Restauration, il se flatta de lui rester fidèle. Tel est le sentiment qui inspira l'admirable et singulier discours qu'il prononça à la Chambre des Pairs le 7 août 1830, dans lequel, tout en faisant l'éloge de la révolution de 1830, il protestait de son attachement au régime qu'elle venait de renverser.

Ce discours qui mériterait d'être cité en entier, et ses nombreux écrits politiques, y compris ses *mémoires d'outre-tombe*, prouvent que l'esprit politi-

que de Chateaubriand n'était pas à la hauteur de son génie littéraire.

Ecarté de la vie publique par la Révolution de 1830, il employa sa retraite à ses fameux *mémoires d'outre-tombe* qui parurent au lendemain de sa mort (à Paris, le 4 juillet 1848).

Chateaubriand repose sans la moindre inscription, sur un rocher de la baie de Saint-Malo, et ce grand écrivain reste, dans la prose, comme Victor Hugo dans la poésie, le chef de notre littérature contemporaine.

La vie de Lamennais (1782-1854) n'eut pas l'éclat de celle de Chateaubriand. Elle n'en connut que les luttes, l'agitation et les tristesses.

Lamennais (Hugues-Félicité-Robert de) était né à Saint-Malo d'une famille d'armateurs récemment anoblie par Louis XVI. Il perdit de bonne heure sa mère, et fut élevé sans direction, livré aux lectures les plus diverses, et flottant déjà entre une foi exaltée et une incrédulité précoce.

Au lieu d'entrer dans le commerce, suivant la volonté paternelle, il accepta une chaire de mathématiques au collège de sa ville natale, puis finit par se consacrer à la prêtrise, comme avait fait son frère Jean. Il avait trente-quatre ans. C'est l'année suivante (1817), qu'il fit paraître son premier livre : *Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

Ce livre, avec une éloquence ardente et fougueuse, élevait la question religieuse au niveau d'un grand intérêt social, et montrait l'importance de la foi pour les nations comme pour les individus. Il eut le même succès sous la Restauration, que le *Génie du Christia-*

nisme en avait eu sous le Consulat. En même temps, il engagea l'auteur dans les luttes religieuses du temps et Lamennais collabora à des journaux royalistes avec Chateaubriand et de Bonald.

La Révolution de 1830 le jeta dans une autre voie.



Il fonda avec Lacordaire, de Montalembert, Gerbet, le journal l'*Avenir* qui avait pris pour devise : Dieu et Liberté, et qui tentait de concilier l'Eglise et la Révolution. Mais les doctrines de l'*Avenir* ne tardèrent pas à effrayer la papauté qui les condamna. Lamennais s'inclina devant la sentence et se ren-

ferma quelques temps dans la retraite. Il en rapporta un livre étrange autant qu'admirable, les *Paroles d'un croyant* (1834), où se mêlent la plus pure résignation chrétienne et l'esprit de révolte contre toutes les tyrannies. Le livre fut condamné par Rome, et, cette fois, ce fut la rupture entre l'auteur et l'Eglise.

Lamennais inclinait davantage vers la démocratie. En lutte avec la papauté, il l'était encore avec le gouvernement de Louis-Philippe, pour des écrits où les questions politiques étaient discutées avec autant de passion que les questions religieuses, tels que le *Livre du Peuple* (1837). C'est alors qu'il se tourna vers des études plus calmes, d'où sortit son *Esquisse d'une philosophie* (1841-1846).

Le rôle et les écrits de Lamennais lui avaient valu une immense popularité. Après la Révolution de 1848, il fut élu à l'Assemblée constituante, et siégea sur les bancs de la gauche. Mais il n'y prit pas, comme orateur, la place qu'on se plaisait à lui assigner. Son âme seule était audacieuse. Il n'était pas fait pour l'action, ni surtout pour le tumulte des assemblées. Ecarté de la politique par le coup d'Etat du 2 décembre et par l'avènement du second Empire, il occupa ses dernières années à traduire la *Divine Comédie* du grand poète italien.

Il mourut aussi simplement qu'il avait vécu. Il refusa toute réconciliation suprême avec l'Eglise, et voulut être enterré comme les pauvres, dans la fosse commune.

Lamennais a été violemment attaqué par le clergé dont il s'était séparé. Mais ce qu'on a appelé son apostasie représente mal les contradictions d'un

esprit ardent et absolu, tourmenté du besoin de croire et obsédé par la recherche de la vérité. Ce qu'il est impossible de contester, c'est la sincérité de ses sentiments, la dignité de sa vie et son talent d'écrivain.

Comme Chateaubriand, il eut des dons de style extraordinaires. Comme lui, il a éloquemment traduit les incertitudes douloureuses de son temps. Comme lui, il est un de ceux qui ont le plus remué leur siècle.

Toutes les grandes idées, il les a exprimées avec un rare bonheur, l'amour de la patrie et la douleur de l'exil, l'amour de ses semblables, la fraternité, la morale la plus pure, le respect de la famille, les devoirs des enfants.

Quelques lignes suffisent pour juger le style et le cœur. Les hommes doivent s'aider dit-il, et il le démontre.

« Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit, se dessèche et meurt. Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise absorbe la sève qui la nourrit.

Tant que vous serez désunis et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'aurez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression,

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser en se rassemblant autour de lui et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne la quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : « Combien êtes-vous ? — Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous c'est nos frères. »

Ecoutez bien aussi, enfants, ces sages conseils :

« Honorez, aimez le père qui vous a transmis la vie, la mère qui vous a nourri dans son sein. Vous êtes à vos parents un grand sujet de soucis. N'ont-ils pas sans cesse devant les yeux vos besoins de toute sorte et ne faut-il pas qu'ils se fatiguent sans cesse avant d'y subvenir? Le jour, ils travaillent pour vous et la nuit encore, pendant que vous vous reposez, souvent ils veillent pour n'avoir pas, le lendemain, à vous répondre quand vous leur demandez du pain : « Attendez, il n'y en a pas. »

Si vous ne pouvez maintenant partager leur tâche, efforcez-vous au moins de la leur rendre moins rude par le soin que vous prendrez de leur complaire et de leur aider, selon votre âge, avec une tendresse toute filiale.

Vous manquez d'expérience et de raison : il est donc nécessaire que vous soyez guidés par leur raison et leur expérience, et ainsi, selon l'ordre naturel, vous devez leur obéir, prêter à leurs conseils, à leurs enseignements, une oreille docile. Les petits mêmes des animaux n'écoutent-ils pas leur père et leur mère et ne leur obéissent-ils pas à l'instant lorsqu'ils les appellent, ou les reprennent, ou les avertissent de ce qui leur nuirait? Faites par devoir ce qu'ils font par instinct.

Il vient un temps où la vie décline, où le corps

s'affaiblit, les forces s'éteignent; enfants, vous devez alors à vos vieux parents les soins que vous reçûtes d'eux dans vos premières années. »

Pour terminer voici une anecdote qui peint bien le cœur adorable de cet homme de bien.

Il avait été recommandé à Lamennais, atteint d'une forte bronchite, de ne prendre que des boissons chaudes et adoucissantes.

Or, un matin, une dame, qui avait pour le veillard la plus filiale affection,allant le visiter dans sa prison, le trouva en train de déjeuner d'une tasse de lait froid.

« Eh quoi ? s'écrie-t-elle en confisquant la tasse et le contenu, voilà comme veus suivez la prescription du docteur ! Du lait froid, y pensez-vous? Vous voulez donc aggraver votre mal ?

— Mais non, ma chère enfant, mais non..... Ça ne me fera pas mal, je vous assure, objecta timidement Lamennais.

— Je vous assure, moi, répliqua la dame que c'est très mauvais, très dangereux même. Comme s'il en coûtait beaucoup de faire chauffer cela ; vous avez là votre petit poêle.

— Je sais bien, je sais bien, mon enfant, mais.....

— Mais la paresse de l'allumer, n'est-ce pas?

— Eh bien, oui, la paresse de l'allumer, vous dites vrai..... mais une autre fois.....

— Une autre fois, non pas ! Et, puisque la paresse vous tient si fort quand il s'agit des soins à prendre de votre santé, je l'allumerai, moi, votre poêle, car je n'entends pas que vous buviez froid. »

La dame, en parlant ainsi, disposait déjà tout pour faire ce qu'elle venait de dire. Alors le veillard, d'un air suppliant :

« Non, laissez cela, n'allumez pas ce poêle, je vous prie.

— Je ne laisserai rien du tout... »

Et déjà l'allumette flambe. Mais le philosophe, d'un air tout alarmé ;

« Attendez, attendez, je vais vous dire la vérité.

— La vérité? répète la dame ébahie, quelle vérité?

— Eh ! c'est que, voyez-vous, il y a de petits oiseaux qui ont mis leur nid là au dehors, sous le toit, à la sortie du tuyau..., et quand je fais du feu, de la fumée..., eh bien, les pauvres petits, ça les ennuie. »

A côté d'une aussi féconde et aussi brillante famille de littérateurs, les savants ne tiennent pas une grande place, et il n'est resté que peu de chose de leurs travaux : ce sont La Mettrie, Maupertuis, Broussais, tous les trois également nés à Saint-Malo, au XVIIIe siècle.

La Mettrie (1709-1751), médecin et philosophe, fut surtout renommé pour son athéisme.

La hardiesse de ses doctrines, même en un siècle où la pensée obtenait plus de liberté, le força de se réfugier d'abord en Hollande, puis à Berlin auprès de Frédéric II qui le nomma son lecteur et dont il égayait la table.

C'est là qu'il se rencontra avec son compatriote Maupertuis.

Maupertuis (1698-1759) était membre de l'Académie des sciences. Savant exact et novateur, écrivain élégant, il avait été un des premiers à répandre chez nous les théories de Newton; il avait travaillé avec Voltaire, avec lequel il se brouilla plus tard, et dont

les diatribes assombrirent ses dernières années. Il s'illustra surtout par une mission scientifique en Laponie, mission dont les beaux résultats excitèrent en Europe un enthousiasme extraordinaire.



Broussais (1772-1838) appartenait à une vieille famille de médecins.

Après avoir, dans sa jeunesse, fait le coup de feu contre les Chouans, puis servi dans la marine, il vint étudier la médecine à Paris, devint médecin de nos armées qu'il suivit à travers l'Europe, enfin professa au Val-de-Grâce et à la Faculté de médecine.

Il avait rompu avec l'enseignement d'autrefois, en s'inspirant des doctrines de Cabanis, en mettant toute la philosophie dans la physiologie et en faisant de la pensée une secrétion du cerveau. Ses idées ne lui ont pas survécu et ses livres sont oubliés; mais ce qui recommande sa mémoire, c'est l'exemple d'une vie tout entière consacrée à l'étude, et ennoblie par la plus haute probité du caractère.

Tout le monde ne peut pas être grand homme, mais chacun de nous peut être un citoyen utile et ce n'est pas la moindre satisfaction pour une âme éprise du culte de la Patrie.

IV. — INVENTEURS ET ARTISTES

D'inventeurs, le département n'en a pas connu. C'est que, malgré l'activité intellectuelle du pays, attestée par tant d'écrivains, les recherches ont porté de préférence sur les travaux littéraires.

De même pour les artistes. Il y a eu, dans l'ancienne France, des régions où l'art était cultivé. Il l'était en Bretagne où beaucoup d'églises, même dans de modestes villages, témoignent d'un art tout local, original et naïf, qui ne doit rien à l'influence italienne du XVIe siècle. Mais pendant plusieurs siècles, il est impossible de citer un nom d'artiste. Dans le nôtre, quel autre nom pourrait-on citer après celui du sculpteur LANNO, de Rennes (1800-1871)?

On a fondé à Rennes une école régionale des beaux-

arts. Il faut souhaiter qu'elle réussisse, qu'elle forme des élèves et qu'elle nous donne enfin les artistes qui manquent dans la grande famille bretonne.

V. — HOMMES D'ÉTAT ET ORATEURS

Sans remonter trop loin dans les annales du pays, et sans rappeler des personnages dont l'histoire, malgré les travaux de Dom Lobineau est peu connue, on peut commencer la série des hommes politiques du département par Pierre Landais.

Pierre **Landais**, fils d'un petit tailleur de Vitré, d'abord tresorier du duc de Bretagne François II, en devint, depuis 1471, le principal ministre, se signala par sa capacité, son énergie et ses démêlés avec les nobles de Bretagne, et finit par être pendu à Nantes, en 1485. On a voulu, mais à tort, en faire comme une sorte de Richelieu breton.

Si la présence d'un Parlement à Rennes avait donné beaucoup de faveur aux études juridiques, elle avait également encouragé l'éloquence judiciaire. Il y eut au XVIIIe siècle un grand nombre d'avocats et de magistrats diserts, parmi lesquels il faut signaler surtout Gerbier, né à Rennes (1725-1788) qui plaida à Paris avec un grand succès, et La Chalotais procureur général au Parlement de Rennes.

Mais l'éloquence politique ne pouvait trouver place que dans les assemblées délibérantes. Les Etats de

Bretagne n'étaient pas assez libres pour la faire naître. C'est la Révolution qui lui donna carrière.

Aux assemblées de la Révolution, le département fournit des orateurs comme l'avocat LE CHAPELIER (1754-1794) qui fut président de l'Assemblée constituante après Bailly; le cardinal BOISGELIN DE CAUCÉ archevêque d'Aix, né à Rennes en 1732, d'une vieille famille de Bretagne; BIGOT DE BRÉAMEAU (1750-1825), né à Redon, avocat, député à la Législative, conseiller d'Etat et ministre de l'Empire; enfin et surtout l'illustre et noble LANJUINAIS, qui ne fut pas seulement un savant professeur de droit, un orateur politique éloquent, mais qui, dans les temps les plus difficiles, déploya la plus rare énergie,

Jean-Denis Lanjuinais (1753-1827), était né à Rennes, d'un avocat au parlement, qui prit grand soin de son éducation. Voué lui-même au barreau, il était docteur à dix-huit ans, et, dès 1775, il était chargé de l'enseignement du droit canonique à l'école de droit de Rennes.

Il salua l'avènement de la Révolution comme celui d'un régime qui devait asseoir la France nouvelle sur des principes de droit politique et d'égalité sociale, conformes à ses aspirations de citoyen et à ses théories de légiste.

Député à l'Assemblée constituante, il fonda avec Le Chapelier et d'autres députés de la région, *le club breton* qui, transporté de Versailles à Paris dans l'ancien couvent des Jacobins, devint la Société des *Amis de la Constitution*, et laissa la place au fameux club des Jacobins.

Religieux, mais attaché aux vieilles doctrines

gallicanes que venait de défendre le Parlement de Rennes, dans sa lutte contre les jésuites, Lanjuinais prit une grande part à l'organisation et à ce qu'on appela la *constitution civile* du clergé. Après la législature il revint à sa chaire de droit.

Député à la Convention nationale, ce professeur s'y fit remarquer par une énergie que rien ne devait abattre ; il commença par s'opposer aux mesures violentes en refusant de voter la mort de Louis XVI ; puis, il repoussa le projet d'un tribunal révolutionnaire ; enfin, il défendit la Gironde dans sa lutte contre la Montagne.

Il parla dans les séances agitées du 27 et du 28 mai 1793. Il parla le 31 mai. Dans la terrible séance du 2 juin, il parla encore, sous une tempête de clameurs, et se cramponna à la tribune. « Veux-tu descendre ou je t'assomme ! » lui cria de sa place l'ancien boucher Legendre. « Fais d'abord décréter que je suis un bœuf, » riposta Lanjuinais. Puis, comme les invectives redoublaient : « Sous l'antiquité, s'écria-t-il, les prêtres ornaient la victime de fleurs et de bandelettes, mais ils ne l'insultaient pas ! »

Malgré ses efforts, la Montagne triompha. Décrété d'arrestation avec les Girondins, Lanjuinais parvint à s'échapper de Paris ; mis hors la loi, le 28 juillet, il resta dix mois caché dans sa maison de Rennes et déjoua toutes les recherches, grâce au dévouement de sa femme et de sa domestique Lucie Poirier. Après le 9 thermidor, il revint dans l'Assemblée dont il fut élu président.

Il fut ensuite membre du Conseil des Anciens, sous le Directoire ; sénateur, sous le Consulat. Comte de l'Empire en 1808, il prit pour devise : *Dieu et les lois*.

La même année, il fut reçu à l'Académie des inscription et belles-lettres. En 1814, il vota pour la déchéance de Napoléon. En 1815, après Waterloo, il se prononça avec la même sévérité contre l'homme dont le retour néfaste avait soulevé toute l'Europe et livré la France à une nouvelle invasion.

Membre de la Chambre des Pairs sous la Restauration, il y défendit les lois libérales tout en continuant ses travaux de droit, de linguistique et d'histoire.

Il mourut le 13 janvier 1827, laissant la mémoire d'un des meilleurs citoyens qui aient honoré nos assemblées politiques.

Corbière (1767-1853).

L'exemple même dans les faits qui semblent ou qui sont contraires au bien et à l'idéal, a une importance indéniable pour former le caractère. C'est ainsi que nous voyons le caractère des parents se reproduire dans leurs enfants, et les exemples d'affection, de discipline, de travail et d'empire sur soi-même qu'ils leur donnent chaque jour vivre et agir encore même dans l'âge mûr. Mais à côté de l'exemple bon, il y a aussi l'exemple mauvais, si l'on peut dire, qui fait que l'enfant est imbu de l'idée qu'il ne faut pas faire ce qu'il voit et qu'il y a certaines actions, certaines vies entières dont la relation inspire, malgré leur éclat passager, leur renommée particulière, un véritable sentiment de répulsion, d'antipathie. Tel le comte Jacques de Corbière, né à Amanlis en 1767, mort en 1853.

Ce n'était qu'un assez obscur avocat, mais il avait épousé la veuve du constituant Le Chapelier, et par

ce mariage, acquis quelque considération parmi ses compatriotes. Aussi fut-il nommé député en 1815.

Alors il fut un des ultra-royalistes les plus véhéments de cette *Chambre introuvable* dont les membres furent, suivant une expression vulgaire mais de



circonstance, plus royalistes que le roi, votant toutes les mesures rétrogrades, toutes les lois réactionnaires, et tentant, vain effort de pygmées contre une œuvre de géants, de détruire l'indestructible Révolution de 1789!

Tout était oublié pour lui, d'un côté la patrie

sauvée d'abord et de l'autre la royauté revenue ensuite dans les fourgons de l'étranger.

Un instant, il parut reconnaître son erreur. L'un des chefs, avec M. de Villèle, de la contre-opposition dirigée contre M. Decazes, il se prononça en faveur de la liberté de la presse, ainsi qu'en faveur de la liberté du jury.

Hélas! Ce fut encore avec plus de violence qu'il revint à ses anciennes idées; il appuya, en des termes d'une âpreté cruellement injuste, l'expulsion de la Chambre, comme indigne, expulsion demandée contre le conventionnel Grégoire élu en 1819 député par le département de l'Isère, dont tous les votes à la Constituante avaient eu pour but le triomphe de la démocratie et qui fut l'ardent et désintéressé champion de la constitution civile du clergé.

C'est vous dire que toutes les lois d'exception, ces lois du moment que parfois les assemblées votent en oubliant les principes généreux qui doivent toujours diriger les législateurs et les hommes, il y contribua largement.

C'était après l'assassinat du duc de Berry.

Récompensé en 1820 par le ministère de l'instrution publique, cet homme d'Etat de recul combat un progrès pédagogique : l'enseignement mutuel. Devenu ministre de l'intérieur, il fait une guerre à outrance à la presse, cette voix qui peut se faire entendre au moins partout et parvenir jusqu'aux plus grands, jusqu'aux plus hauts pour la défense des belles et nobles idées de liberté, de défense des faibles, de propagande progressiste.

En 1827, il présida lui-même à la dissolution de la garde nationale, mais le 4 juin 1828 il était renvoyé

du pouvoir avec M, de Villèle, et se retira poursuivi par la haine légitime du parti libéral,

Qu'importe qu'il ait reçu en dédommagement de sa chute les titres de membre du conseil privé du roi et de pair de France ; l'histoire le marque au front comme un esprit sectaire, rétrograde, qui n'avait pas compris les leçons du passé, qui n'avait pas saisi la grandeur de l'esprit moderne, qui n'avait pas eu la vision de l'Avenir. Il ne lui restait plus, en 1830, après avoir été exclu de la chambre des Pairs pour refus de serment à Louis-Philippe, que de disparaître de la vie politique et il alla mourir dans ses terres où il dut faire, sans nul doute, plus d'une fois, devant les progrès de la liberté, un examen de conscience douloureux.

Cette existence d'homme d'État est un enseignement pour la jeunesse sur laquelle compte la France pour aimer cette Révolution immortelle et ses grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité.

Leperdit (1752-1825).

Pendant les années troublées de la Révolution, un modeste citoyen de Rennes, le tailleur Leperdit montra, dans les fonctions municipales, un courage égal à celui de Lanjuinais.

C'était en 1793, sous le gouvernement de la Convention. Les villes de Bretagne, attachées à la République étaient isolées, livrées à l'indécision et au désordre, tandis que les campagnes étaient agitées par les partisans de l'ancien régime.

La Convention avait envoyé à Nantes le représentant Carrier qui s'y était signalé par d'implacables mesures de rigueur. De Nantes, Carrier vint à Rennes

dont l'administration était laissée à l'abandon. Il y installa un maire nouveau, et quatorze officiers municipaux, parmi lesquels Leperdit (20 septembre).

Leperdit, né en 1752, était tailleur, auprès de l'église Saint-Aubin. Il avait jusqu'alors exercé tranquillement sa profession. Dévoué aux idées de la Révolution, sa probité seule l'avait recommandé aux suffrages de ces concitoyens. Il eut, dans ses attributions administratives, les casernements et les prisons, lourde charge dans un moment où les prisons regorgeaient de suspects. Il ne crut pas que le sort de la République dépendît de quelques prisonniers, et il ferma les yeux sur les évasions.

Carrier s'en plaignit. Il lui ordonna « de serrer de plus près les prisonniers, notamment les émigrés et les prêtres. » — « Je ne puis, fit observer Leperdit, les traiter comme des condamnés. — Ils sont hors la loi, dit Carrier. — Ils ne sont pas hors l'humanité. »

Un autre jour, Carrier lui montrait une liste de suspects plus longue que d'ordinaire. Leperdit la déchira. — « Sais-tu, lui dit Carrier, furieux, que je pourrais y ajouter ton nom? — Qui t'en empêche? »

Le représentant se fatigua de lutter contre lui. Il partit pour Nantes. « Adieu, Leperdit, lui dit-il d'un air menaçant, je retourne à Nantes, mais je reviendrai. — Eh bien, répondit l'autre, tranquillement, tu me retrouveras. »

Leperdit devint maire à son tour. Mais il eut à triompher de grandes difficultés. Il ne fallait pas seulement maintenir l'ordre. Le pain manquait. Un jour, le peuple ameuté se porta contre l'Hôtel de Ville, en réclamant du pain. Malgré tous les efforts tentés pour le retenir, Leperdit sort pour haranguer la

foule. Il est accueilli par une grèle de pierres et blessé au front; son sang coule. Sans se départir de son calme habituel : « Mes amis, dit-il, je ne suis pas comme le Christ; je ne puis faire que ces pierres deviennent du pain. »

Devant cette héroïque simplicité la foule s'apaise. Leperdit lui fait entendre raison, et, après avoir voulu le massacrer, elle finit par l'applaudir.

Il fit ouvrir des greniers d'abondance, assura le ravitaillement. Maire en 1794, il continua sa tâche. Puis il revint à son établi de la rue Saint-Aubin, et vécut modestement, comme auparavant.

Sous l'Empire, Napoléon vint à Nantes. On lui envoya de Rennes une députation, dans laquelle figurait Leperdit. Napoléon voulut le décorer. Le tailleur s'y refusa obstinément. La conscience du devoir accompli lui suffisait.

Il vécut jusqu'en 1825, oublié des générations nouvelles. On a rendu à sa mémoire un honneur un peu tardif en élevant son buste sur une des places de la ville (1890).

VI. — ÉDUCATEURS ET PHILANTHROPES

Parmi les orateurs judiciaires que fournit le Parlement de Rennes, au XVIII[e] siècle, s'il faut signaler LA CHALOTAIS (1701-1785), que ses écrits autant que ses malheurs ont rendu célèbre, l'illustre procureur général peut être revendiqué par la pédagogie contemporaine comme un de ses précurseurs.

Dans le courant du siècle dernier, alors que

l'expulsion des Jésuites provoquait de vives discussions sur l'éducation, La Chalotais proclama hardiment des principes qui, appliqués par la Révolution, écartés par les régimes monarchiques, ont été repris de nos jours et formeront peut-être, dans un avenir prochain, la base de notre éducation nationale.

Louis-René de Caradeuc de La Chalotais était né à Rennes. D'abord avocat, il devint procureur général au Parlement de Rennes. Lorsque le procès des Jésuites fut instruit par le Parlement de Paris, et que les parlements de province, où survivait l'esprit gallican, se prononcèrent à leur tour contre la trop fameuse Compagnie, La Chalotais dénonça la morale et l'enseignement des Jésuites dans un violent réquisitoire (mai 1762).

Les Jésuites disposaient alors, dans plus de cent vingt collèges, de presque tout l'enseignement secondaire; fallait-il abandonner la jeunesse à des doctrines surannées, hostiles aux progrès de l'esprit public ? Au contraire l'Etat n'avait-il pas le droit et même le devoir, de donner lui-même un enseignement conforme à ses traditions et à ses intérêts ? Telle est la question qui se posa entre le long monopole de l'Eglise et le droit de l'Etat laïque, question résolue en faveur de l'Etat, par La Chalotais dans sa retentissante brochure, *Essai d'éducation nationale*, en 1763.

La Chalotais voulait confier l'instruction à des maîtres laïques, et faire de l'instruction, comme disait Voltaire, une œuvre de gouvernement.

« Je prétends, écrivait La Chalotais, revendiquer pour la nation une éducation qui ne dépende que de l'Etat, parce qu'une nation a un droit inaliénable et

imprescriptible d'instruire ses enfants, *parcequ'enfin les enfants de l'Etat doivent être élevés par l'Etat.* » Ces théories si nouvelles pour le temps, eurent un grand succès. Mais l'ancien régime était incapable de les appliquer, et, après l'expulsion des Jésuites, l'éducation fut laissée au hasard.

D'autres événements avaient arraché La Chalotais à ses travaux.

Dans la lutte qui s'engagea entre le Parlement de Rennes et le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, le procureur général avait naturellement pris parti pour les magistrats. Il fut en butte à l'hostilité du duc que ses railleries d'ailleurs n'avaient pas épargné.

On reprochait au duc d'Aiguillon de s'être un peu trop ménagé dans la journée de Saint-Cast, en 1758, et de n'avoir assisté à la bataille que du haut d'un moulin. « Si notre gouverneur ne s'est pas couvert de gloire, avait dit La Chalotais, au moins s'est-il couvert de farine. »

Ce bon mot lui coûta cher. En 1765, il fut arrêté avec son fils, et jeté en prison, à Saint-Malo. Comme La Bourdonnais à la Bastille, il y écrivit, avec un cure-dent trempé dans de la suie, des mémoires pour se justifier. « Malheur, dit Voltaire, à toute âme insensible qui n'éprouve pas le frémissement de la fièvre, en lisant les mémoires de l'infortuné La Chalotais ! Son cure-dent grave pour l'immortalité. » Plus tard, il fut exilé à Saintes, avec son fils et plusieurs autres conseillers. Il y resta jusqu'en 1774.

Ces vicissitudes du magistrat dévoué à sa compagnie et aux lois ont fait oublier ses théories pédagogiques, mais elles retrouvèrent tout leur crédit pendant la Révolution.

Les hommes de 1789 et leurs successeurs mirent au premier rang de leurs préoccupations l'instruction publique. Ils fondaient un nouvel ordre de choses ; pour le maintenir, il fallait organiser une éducation nouvelle. La Convention surtout s'y employa avec une ardeur admirable : « Après le pain, disait Danton, l'éducation est le premier besoin du peuple. »

Il convenait de terminer cette galerie des hommes illustres d'Ille-et-Vilaine par le magistrat énergique et le penseur hardi qui eut l'honneur, dans le siècle dernier, avant les assemblées de la Révolution, de poser le problème de l'éducation nationale et de le résoudre en faveur de l'intérêt et des droits de l'Etat.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE SG

FIN

IMP. NOIZETTE, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

CARTES MURALES HISTORIQUES

Les **Cartes murales historiques** que nous venons d'éditer et qui ont obtenu, auprès des Directeurs et Directrices d'Ecoles, un si bienveillant accueil, sont terminées.

Ces Cartes, approuvées à l'unanimité par les commissions compétentes, ont été honorées d'une souscription de la Ville de Paris, adoptées pour les Ecoles communales et portées sur les listes départementales.

Nos **Chaque Carte a son numéro d'ordre.**

1re SÉRIE

1. Invasion des Barbares. — Ve siècle.
2. Conquêtes de Clovis. — Etablissement des Francs en Gaule.
3. Les successeurs de Clovis et les maires du Palais.
4. L'Empire de Charlemagne.
5. Les successeurs de Charlemagne, 843-937.
6. Les Capétiens et la Féodalité, 987-1328.
7. Les Croisades.
8. Guerre de Cent Ans. — Philippe VI et Jean le Bon.
9. — — — Charles V et Charles VI.
10. — — — Jeanne d'Arc, 1364-1461.

2e SÉRIE

11. Louis XI et Charles le Téméraire.
12. Les Guerres d'Italie, 1483-1515.
13. Rivalité de François 1er et de Charles-Quint.
14. Les Guerres de Religion. — François II et Charles IX.
15. — — — Henri III.
16. — — — Henri IV.
17. Guerre de Trente ans et Guerre de la Fronde.
18. Guerre de Flandre, de Hollande, et Ligue d'Augsbourg.
19. Guerre de Succession d'Espagne.

20-21. Les Guerres de Louis XV.

3e SÉRIE

22. Première Coalition. — Campagne d'Allemagne.
23. — — Campagnes d'Italie et d'Egypte.
24. Deuxième Coalition. — Campagnes de Hohenlinden et Marengo.
25. Troisième et quatrième Coalition. — Campagnes d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.
26. Cinquième Coalition. — Guerres de Portugal et d'Espagne. — Campagne de Wagram.
27. Sixième Coalition. — Campagnes de Russie et de Saxe.
28. Campagnes de France et de Waterloo.
29. Europe de 1815 à nos jours.
30. Guerre contre la Prusse, 1870-1871.

A. Siège de Paris.

DIMENSIONS DES CARTES 85 × 91

Prix de chaque Carte collée sur carton rigide. . . **5** *fr.*

A TITRE DE SPÉCIMEN IL SERA FAIT

Envoi franco d'une Carte non cartonnée contre mandat de **3** fr.

